

Publiée par POIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 30 DECEMBRE 1886

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 13

## L'HERITAGE FATAL



Vous n'avez donc pas lu qu'il y avait des pièges à loup dans le parc ?

# L'HERITAGE FATAL

## I

Paris est tout petit depuis qu'il est devenu si grand.

Jadis, il y a une quinzaine d'années, quand on partait du boulevard Montmartre pour aller à Auteuil, on ne faisait peut-être pas son testament, mais on prenait ses précautions.

Le rentier s'armait d'un parapluie, au mois de juin, le peintre emportait son caoutchouc.

Aujourd'hui, un demi-cigare vous sépare du parc des Princes.

Or donc, un matin du mois de juin d'il y a deux ans, comme six heures sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule, un jeune homme trotta d'un pas alerte dans le bout de la rue de Morny où on trouve des maisons, c'est-à-dire entre le faubourg Saint-Honoré et les Champs-Élysées.

Lorsqu'il voulut traverser cette dernière voie qui, Dieu merci, n'est pas encombrée à cette heure matinale, il s'arrêta néanmoins, et parut inquiet comme un provincial égaré en plein carrefour Drouot.

La raison de cette inquiétude était peut-être dans l'arrivée d'une de ces voitures qu'on nomme *squelettes*, et auxquelles les marchands de chevaux attellent auprès d'un maître d'école le cheval neuf qu'ils veulent dresser.

L'attelage était conduit par un jeune homme tout vêtu de blanc et coiffé d'un chapeau de panama. Derrière le siège, debout sur les palettes, deux autres jeunes gens paraissaient suivre avec attention la marche des chevaux, qui étaient de superbes stéppeurs sous poil azean brûlé.

Le piéton qui arrivait à l'angle de la rue de Morny eut beau s'effacer, il fut aperçu par les trois jeunes gens qui ne purent retenir un cri de surprise, tandis que celui qui conduisait arrêtait les chevaux.

— Bonjour, baron, lui crièrent-ils.

Se voyant reconnu, le piéton s'avança.

— Bonjour, mes très-chers, répondit-il.

— Mais que faites-vous donc à pied dans les Champs-Élysées à six heures du matin ? dit en riant celui qui tenait les guides.

— Je prends l'air.

— Vous rentrez ?

— Non, je sors.

— Et à pied ? Vous habitez cependant rue du Helder ?

— J'ai pris le boulevard Haussmann tout du long jusqu'à la rue de la Pépinière.

— Baron, mon ami, dit un des deux autres jeunes gens, aussi vrai que je m'appelle Léon de Courtenay, tu es mystérieux comme un héros de roman.

— Héros, non ; mystérieux, peut-être, dit le jeune homme en riant. Donnez-moi donc du feu, Arthur, j'ai laissé éteindre mon cigare.

— Mon cher, dit le personnage vêtu de blanc en lui tendant son cabanas, vous êtes amoureux, n'est-ce pas ?

— Peut-être...

— Et vous allez soupirer sous un balcon ?

— Peut-être encore. Au revoir, messieurs, et merci.

Ce disant, M. le baron de Morgan salua, traversa les Champs-Élysées et poursuivit son chemin vers le Trocadéro.

C'était un homme de vingt-huit à trente ans, de taille moyenne, blond, mince, joli garçon, excessivement distingué et tel qu'une femme romanesque n'en saurait rêver de plus accompli.

Il cheminait d'un pas leste, le regard perdu dans cet horizon de brume bleuâtre qui inonde Paris le matin en été, et paraissait cependant peu pressé d'arriver à son but.

Les trois jeunes gens du *squelette* s'étaient arrêtés avec curiosité, et celui qu'il avait appelé Arthur murmura :

— Dieu me damne si je sais où il peut aller !

— Je le saurai, moi, dit M. Léon de Courtenay.

Un pli de terrain déroba bientôt le baron à leurs regards, et le *squelette* reprit sa course vers l'Arc de triomphe.

Le baron cheminait toujours.

Quand il fut au Trocadéro, récemment transformé, au lieu

de prendre le quai, il remonta vers Passy, longea la grande rue, passa devant la station du chemin de fer, suivit le boulevard Beauséjour et ne s'arrêta qu'à l'angle de la rue de l'Assomption.

Là, il jeta son cigare et s'enfonça dans une petite ruelle bordée de haies et de clôtures en planches qui est bien, en plein Paris, le coin le plus retiré du monde.

Auteuil a ses mystères de feuillage et de fleurs, ses nids de verdure que seuls les initiés connaissent.

Entre la rue de l'Assomption et la rue de la Source, il y a une centaine d'arpents coupés en chemins creux, couverts de grands arbres, coupés de jolies et blanches maisons qui rappellent les cottages de Montmorency et du lac d'Enghien.

Ce fut dans ce dédale fleuri que le baron s'engagea.

Quelle était donc la femme, ange ou fée, pour laquelle il mouillait si gaiement ses pieds dans la rosée du matin ?

Un peu au-dessus de la rue de la Source, il prit un petit sentier à l'entrée duquel se trouvait l'écrêteau traditionnel. *Terrains à vendre*, se glissa le long d'une haie jusqu'à une belle grille seigneuriale qui portait une autre enseigne : *Il y a des pièges à loup dans le parc*, et s'arrêta de nouveau.

Il était bien, en effet, arrivé à la grille d'un parc, si on peut donner ce nom toutefois à un beau jardin planté de grands arbres, couverts de fleurs, et au milieu duquel se dressait une coquette maison en brique et en pierre, avec terrasse à l'italienne, dont toutes les persiennes étaient closes, preuve évidente que les maîtres de cette jolie demeure dormaient encore d'un profond sommeil.

Alors notre jeune homme s'assit sur le mur d'appui de la grille et se mit à couvrir d'un amoureux regard la blanche villa.

Sous son toit sans doute sommeillait la fée.

Il consulta sa montre, il était sept heures.

On eût pu conclure d'un froncement de sourcils qu'il ne put réprimer, que le baron trouvait la fée plus paresseuse qu'à l'ordinaire.

— Elle sera allée au bal de charité qu'on a donné hier, pensa-t-il.

Et il eut un de ces bons gros soupirs qui soulèvent la poitrine des amoureux convaincus.

Et, comme il s'obstinait à fixer les yeux sur ces jalousies immobile, une voix retentit tout à coup à dix pas de lui.

Une voix sonore, un peu moqueuse en sa franchise, qui disait :

— Mon cher baron, vous n'avez donc pas lu qu'il y avait des pièges à loup dans le parc ?

Le baron se retourna. Un homme pâle, muet, en souliers blancs, une casquette de velours sur la tête, venait de se montrer entre deux étouffes d'ébéniers de l'autre côté de la grille.

— Monsieur de Valserras, balbutia le baron.

— Un père qui veille sur sa fille comme un dragon sur un trésor, mon cher baron, répondit en riant le nouveau venu, qui était un homme d'à peine quarante-trois ou quarante-quatre ans.

Et comme le baron se montrait de plus en plus confus, il ajouta, riant toujours :

— Suivez donc la grille jusque là-bas à cette petite porte, que je vais vous ouvrir ; nous causerons un brin, monsieur le *lovelace*.

Et, en effet, le baron ayant suivi la grille, vit la petite porte s'ouvrir, et M. de Valserras le prenant par le bras lui dit :

— Entrez donc, il y a des pièges à loup, mais je les connais et vous les indiquerai assez à temps pour que vous ne tombiez pas dedans. Pour les voleurs de votre espèce, mon cher baron, il faut des pièges plus sérieux.

Il l'entraîna, raillant ainsi, jusque sous une tonnelle de verdure, l'y fit asseoir sur un banc rustique, auprès d'une table qui supportait des journaux et une boîte de cigares ; et il lui dit alors :

—Prenez un puros et causons, baron. Vous êtes donc un amoureux de ma fille ?

—A ce point, mon cher hôte, répondit le baron, qu'il est probable que je me brûlerai la cervelle en rentrant chez moi, car maintenant il faut que je vous demande la main de mademoiselle de Valserras, que vous me refuserez, j'en suis certain.

—Pourquoi donc, baron ?

—Oh ! mon Dieu, pour une raison toute simple et pleine de sens. Je suis ruiné, et on ne fait pas figure dans le monde avec les cent mille livres de rente qu'on a éparpillées un peu partout et dont il ne reste plus rien.

Néanmoins, poursuivit le baron avec une gaieté mélancolique, je dois vous faire ma demande en règle.

—Voyons, dit M. de Valserras, et si je ne vous accorde pas la main de Pauline, il est probable que je vous trouverai d'excellentes raisons pour que vous laissiez vos pistolets tranquilles.

Diantre ! monsieur, je suis un homme d'argent, un banquier âpre au gain ; mais je suis bon diable au demeurant, et ne veux avoir sur la conscience la mort de personne, pas même celle d'un mauvais sujet comme vous. Donc parlez, je vous écoute.

Et M. de Valserras laissa monter en spirale vers le bleu du ciel la fumée grise de son cigare.

## II

Le baron avait pris le cigare que lui offrait M. de Valserras.

—Donnez-moi un peu de feu, dit-il. Bon ? maintenant, je suis à vous.

—J'écoute, dit le banquier.

—Mon cher hôte, je commence par vous dire que c'est par erreur qu'on m'appelle M. de Morgan.

Je m'appelle Morgan tout court. Cependant je suis baron. Mon grand-père était fournisseur des armées au commencement de ce siècle, et l'Empereur le fit baron.

Mais je n'ai pas dans les veines la plus petite goutte de sang des croisés et mon blason ne figure nullement à Versailles, en dépit du cachet historique de ce nom de Morgan.

Mon grand-père était un aventurier méridional, et ni mon père, ni mon oncle, ni moi n'avons jamais su son histoire.

Il évitait soigneusement de parler de sa jeunesse, et dans le pays où il est mort propriétaire du vieux château de Crisenon, on n'a jamais su où il était né.

Je ne l'ai pas connu. Il est mort une dizaine d'années avant ma naissance, laissant sept ou huit millions de fortune, que mon père et mon oncle se sont partagés.

—Ah ? vous avez un oncle ? dit M. de Valserras.

—Riche, vieux, sans enfants, et dont je suis l'unique héritier. Mais le bonhomme est vert, et il pourrait bien mourir centenaire.

Vous voyez donc, mon cher hôte, que je ne puis pas, raisonnablement, mettre cette oncle-là en ligne de compte.

Parlons donc de moi seul.

J'ai mangé tout mon bien, et de la façon la plus naturelle, comme vous le pensez.

J'ai joué, j'ai brocanté des chevaux, acheté des rivières de diamants pour tout le corps de ballet de l'Opéra, et je me suis éveillé un matin avec six mille livres de rente à peine, un peu blasé, un peu vieilli, et bien décidé à me brûler honorablement la cervelle après avoir changé le dernier louis de mes cent vingt mille francs, lorsque je me suis aperçu que j'avais dans le cœur un amour vrai, profond, incommensurable ; qu'après avoir aimé le vice j'adorais la vertu, et cette découverte a été mon premier remords.

Vous devinez, n'est-ce pas ?

—Parfaitement, dit froidement le banquier, vous aimez ma fille.

Le baron fit un signe affirmatif et continua :

—Depuis ce jour j'ai rompu avec mon passé ; on ne m'a plus vu au club, on ne m'a plus rencontré aux courses ; j'ai vendu mes chevaux ; je me suis défait de quelques bibelots de prix, et

au lieu de me dire : A cinquante mille francs par an, j'en ai encore pour vingt-six mois, je me suis dit : J'ai six mille livres de rente et je pourrai vivre et adorer mon idole dans l'ombre. Car vous pensez bien que l'idée de vous demander la main de mademoiselle de Valserras ne m'était même pas venue.

Depuis trois mois voici comme j'ai arrangé ma vie :

Chaque matin, je viens me blottir là derrière cette grille, et j'attends que votre fille ouvre sa fenêtre et me montre son visage d'ange.

Alors je m'en vais, et j'ai du bonheur pour ma journée.

Maintenant, ce bonheur est fini, puisque vous savez mon secret, et j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Pauline de Valserras, en vous conseillant fort de me la refuser, car je ne suis pas digne d'elle.

Le baron avait dit tout cela simplement, sans emphase, comme il eût raconté une histoire, mais on devinait son émotion et sa souffrance à un léger pli formé sur son front entre les deux sourcils, et à un petit geste févreux et saccadé qui accompagnait chacune de ses paroles.

M. de Valserras était demeuré impassible.

—Histoire pour histoire, dit-il, nous parlerons ensuite de ma fille.

Vois confidences provoquent les miennes, et je vous vais esquisser en quelques mots ma biographie.

Mais, si vous le voulez bien, nous allons nous promener un peu : j'ai besoin de marcher.

—Soit, dit le baron.

Le banquier le prit par le bras, et ils se mirent à arpenter une allée sablée plantée de marronniers.

—Je me suis marié à vingt et un ans, dit M. de Valserras, et j'en ai quarante-trois.

Veuf au bout de deux ans, j'ai vécu pour ma fille, et je l'ai élevée en père jaloux.

Vous savez le bruit qu'elle fait dans le monde avec son esprit, sa beauté, sa voix de diva. Elle est capricieuse ; elle est excentrique et presque élevée à l'anglaise. Je l'ai voulu ainsi, et peut-être ai-je eu tort, mais qu'y faire à présent ?

Et le banquier soupira.

—J'ai une fortune considérable, poursuivit-il, mais j'ai eu le tort d'engager des capitaux importants dans de grandes affaires, dont quelques-unes sont aléatoires.

Riche aujourd'hui, je puis être ruiné demain.

—J'aimerais assez cela, dit le baron Morgan en souriant.

—Je vous comprends, dit le banquier, mais permettez-moi de ne point partager votre désir. Donc, je n'ai qu'un amour au monde, une adoration plutôt. Lorsque, dans un bal, je vois une demi-douzaine de petits messieurs à moustaches se presser autour d'elle et se disputer la faveur d'une contredanse ou d'une valse, je suis toujours tenté de leur couper les oreilles.

—Je comprends cela, dit à son tour le baron Morgan.

M. de Valserras reprit :

—Jadis un banquier ne se livrait qu'à des opérations classiques ; il faisait sa fortune lentement, petit à petit ; aujourd'hui, on veut aller vite. La vie est devenue une bataille dont le million est l'arme de guerre ; et puisque tout le monde se bat, je fais comme tout le monde.

Pauline aura donc une grosse dot, une dot princière si je la marie vite.

Mais je dois vous dire que l'idée ne m'en vient que pour soulever des tempêtes de colère dans mon cœur ; je suis jaloux, jaloux de ma fille.

Elle s'y prête admirablement du reste, car elle a refusé l'hiver dernier une douzaine et demie de prétendants, tous plus accomplis les uns que les autres.

Le baron Morgan eut un soupir de soulagement.

—Cependant, poursuivit M. de Valserras, si j'étais sage, je commencerais par lui chercher un mari riche, qui eût une fortune bien solide, en belles maisons ou en bonnes terres ; je mettrais deux millions dans la corbeille et je dirais à mon gendre :

« Prenez toujours cela, et ne me le rendez sous aucun prétexte. »

— Je joue ce jeu d'enfer qu'on nomme le jeu des millions.

— Ou je vous laisserai de quoi acheter un trône à votre femme, ou vous serez forcé de me donner du pain pour mes vieux jours. »

Donc, acheva le banquier, si j'étais sage, je ferais cela.

— Mais vous n'êtes pas sage, dit le baron en souriant.

— Non, et voici pourquoi.

Il s'arrêta un moment et regarda le jeune homme en souriant.

— Je me suis juré, reprit-il, de laisser Pauline libre, elle prendra celui qu'elle aimera et je crois bien, ajouta-t-il, que vous ne vous brûlerez pas la cervelle, car Pauline vous aime...

Le baron jeta un cri de joie et voulut tomber aux genoux du banquier.

Mais celui-ci était devenu pâle tout à coup et il recula de quelques pas, comme si une hideuse apparition eût soudain surgi devant lui.

Sa main s'allongeait fiévreuse vers la grille du jardin, et il murmurait d'une voix étranglée

— Lui ! lui ! encore lui !...

Alors le baron Morgan, stupéfait, suivit du regard cette main étendue, et il aperçut collée aux barreaux de la grille, entre deux buissons fleuris, une tête pâle et grimaçante, moqueuse, couverte de rares cheveux grisonnants, animées de lèvres minces et ironiques, éclairée par deux petits caves et flamboyants, et il entendit en même temps une voix grêle, mordante, timbrée d'une raillerie haineuse, qui disait :

— Oui ! oui ! tu peux y compter, tu te ruineras !...

M. de Valserrès eut alors un accès de rage, et s'armant d'un bâton qui servait de tuteur à une plante, il marcha vers la grille en le brandissant.

Mais la tête hideuse disparut et la voix s'éloigna en répétant :

— Oui, oui, tu te ruineras !...

### III

Si M. de Valserrès avait éprouvé une émotion pleine de colère à la vue de cette tête grimaçante qui le défiait, le baron Morgan, lui, était demeuré stupéfait.

M. de Valserrès s'était avancé jusqu'à la grille en brandissant son bâton.

Mais le mystificateur s'était enfui et le banquier n'avait nulle envie de le poursuivre, car il revint à son hôte et lui dit :

— Je vous demande mille pardons, mais j'ai un peu perdu la tête à la vue de cet insolent.

Il essayait de sourire, mais son visage crispé et sa pâleur protestaient contre ce ton d'indifférence affectée.

— Mais quel est donc cet homme dont la vue produit sur vous une impression aussi désagréable ? demanda le baron Morgan.

— Mon cher ami, répondit le banquier, je vais regretter amèrement de vous avoir donné ma parole.

— Hein ? fit le jeune homme.

— Le jettator m'est apparu, et très certainement un malheur nous menace, ou vous, ou moi, ou ma fille, et peut-être même tous les trois.

— Mais, mon cher hôte, dit le baron en souriant, avez-vous réfléchi que nous vivons en 1866, qu'il est sept heures du matin, que nous sommes à Auteuil, banlieue annexée, et par conséquent à Paris ?

— Baron, répondit le banquier ému, quand je vous aurai raconté l'histoire de cette homme, vous accueillerez moi-même légèrement mes terreurs.

Le baron lorgnait toujours les persiennes closes de la villa.

— Nous avons le temps, ajouta M. de Valserrès ; nous avons eu du monde hier, Pauline s'est couchée tard et elle sera paresseuse.

— Je suis tout oreilles, monsieur.

— Figurez-vous, continua le banquier, que je connais cet homme depuis ma jeunesse ; nous nous sommes trouvés côte à côte sur les bancs du collège.

O'était un esprit chagrin, un caractère taquin et méchant, une de ces natures aigries par la pauvreté et le malheur héréditaires ; ces hommes-là n'ont pas souffert encore, mais leurs pères ont souffert pour eux et leur ont légué comme le reflet de leurs douleurs.

On l'appelait Simon.

Était-ce un prénom ou un nom ? Je ne l'ai jamais su.

Il n'avait pas d'amis, on ne lui connaissait pas de parents.

Quand les vacances nous ouvraient les portes du collège, il y demeurait, lui, et personne ne venait le chercher.

Il avait bien quatre ou cinq ans de plus que moi, mais il était si maingre, si chétif, que le plus jeune de nous le rossait à coups de poing.

Du reste, il nous détestait tous. Mélange de haine et d'orgueil, ce petit être semblait avoir pris à partie, dans ses camarades, la société tout entière.

Il nous espionnait et rapportait, comme on dit au collège, et nous avions fini par le haïr presque autant qu'il nous haïssait.

A quinze ans, je le perdais de vue, mais il me resta de lui un souvenir détestable.

Il avait quitté le collège avant moi, et il était peu probable que, lui pauvre et moi riche, nous nous rencontrerions désormais.

Cela devait être cependant.

De seize à vingt ans je voyageai.

La mort de mon père, banquier comme moi, me rappela à Paris.

La première figure que j'aperçus dans mes bureaux, car je me trouvais banquier à mon tour, fut celle de Simon.

Le pauvre diable était employé à dix-huit cents francs.

Je commis alors une mauvaise action.

Sous l'influence de mes souvenirs de collège, je sentis ma haine pour lui se réveiller, et je le congédiai.

Je n'oublierai jamais le regard qu'il me lança quand mon chef de contentieux lui eut signifié ma volonté.

Il osa me tutoyer comme au collège :

— Tu m'ôtes mon pain, me dit-il, mais je porte malheur et je me vengerai.

On le mit à la porte et je n'y pensai plus.

J'étais fiancée depuis longtemps à une jeune créole de la Martinique élevée en France, et j'attendais l'expiration de mon deuil pour l'épouser.

— C'était la mère de Pauline ? dit le baron.

— Non, dit le banquier, il y avait un an que mon père était mort, et mon mariage était fixé à la semaine suivante.

Tout était prêt, le contrat, la corbeille.

Chaque jour j'allais passer la soirée auprès de ma fiancée, qui habitait le rond-point des Champs-Élysées, et quelquefois nous sortions en voiture avec sa mère.

Ce soir-là, comme je traversais la place de la Concorde, mon cocher faillit renverser un homme mal vêtu, portant des bottes percées et un chapeau rougi et sans bord.

Le pauvre hère n'eut que le temps de se ranger pour n'être point écrasé.

Mais en se rangeant il me regarda, et je reconnus Simon. Il me menaça du poing et se mit à rire d'un rire de malheur.

Hélas ! la vengeance commençait.

J'avais laissé, la veille, ma fiancée joyeuse et pleine de santé ; je la trouvai souffrante, alitée, en proie aux premières atteintes d'un mal épouvantable, la petite vérole. Trois semaines après elle était morte.

— Mais, mon cher hôte, dit le baron, je ne vois là qu'une coïncidence, et vraiment...

— Attendez encore, reprit le banquier. Tout passe en ce monde, surtout la douleur. Après le désespoir, vint une simple tristesse, et un an après j'avais oublié ma pauvre créole et j'épousais la mère de Pauline.

Mes affaires prospéraient ; ma fortune s'était triplée en deux ou trois ans, Pauline venait de naître, et j'étais l'homme le plus heureux du monde.

Une nuit, en sortant du club, je rencontrai un mendiant qui me tendit la main.



Je lui donnai cent sous ; mais, comme il allait les prendre, la clarté d'un bec de gaz inonda mon visage.

Alors le mendiant eut un éclat de rire et repoussa mon aumône.

—Je ne veux pas de ton argent, me dit-il.

J'avais reconnu Simon.

Huit jours après, il y avait des courses à la Croix-de-Berny, et j'étais engagé dans un pari considérable. Le cheval que je faisais courir gagna, et je m'en revenais tout joyeux, en demidaumont, ayant madame de Valserrres à ma droite, lorsque, en tres dans Paris par la barrière d'Enfer, les chevaux rencontrèrent un régiment, musique en tête, et s'emportèrent.

La voiture versa, le postillon fut tué, et ma femme, qui relevait de couches, éprouva une telle émotion qu'elle se mit au lit et mourut quinze jours après.

—Et vous croyez... dit encore le baron.

—Je crois à ce que j'ai vu, dit M. de Valserrres avec émotion. Au moment où l'on parvenait à arrêter les chevaux, tandis qu'on relevait mon postillon et que je donnais des soins à madame de Valserrres évanouie, un mendiant passa auprès de moi et me regarda en riant.

—C'était encore Simon ?

—Oui, fit le banquier d'une voix sourde.

—Et vous ne l'avez plus revu depuis ?

—Si, une fois, il y a dix ans. J'étais engagé dans une très-grosse affaire d'emprunt étranger. La Bourse était folle. Comme j'entrais dans le temple de ce dieu moderne que nous appelons l'argent, un homme appuyé à la balustrade se retourna et me regarda, c'était encore lui.

L'épouvante me prit. Je montai à la corbeille, et je fis vendre pour trois millions de rente.

L'opération fut désastreuse, et il me fallut quatre ou cinq ans pour boucher cette brèche faite à ma fortune.

Depuis lors je n'avais plus revu cet homme.

Comment est-il revenu ici ? d'où vient-il ? Je l'ignore, mais c'est un malheur qu'il nous annonce.

—Heureusement que je ne suis pas superstitieux, dit le baron.

Et comme le jeune homme parlait ainsi, une des fenêtres du premier étage s'ouvrit, et une femme en peignoir blanc s'y montra, ses beaux cheveux noirs flottant sur ses épaules.

Elle aperçut le baron causant avec M. de Valserrres et eut un petit cri d'étonnement et de joie.

—Pauline ! dit le banquier.

Le baron était en extase devant cette éblouissante apparition.

La jeune fille sourit après avoir rougi, et son sourire, dont le baron s'enivra, fut comme un baume consolateur qui se repandit sur le cœur troublé de M. de Valserrres, qui oublia un moment la sinistre et moqueuse figure de Simon le mendiant.

#### IV

Ce fut une journée délicieuse que celle que le baron Paul Morgan passa dans la villa d'Auteuil.

Le matin, il était à peu près désespéré ; le soir, le paradis était dans son cœur.

M. de Valserrres avait dit vrai, —Pauline l'aimait.

Pourtant, aux yeux du monde, les deux jeunes gens se connaissaient à peine.

Jamais ils ne s'étaient vus en dehors de ces fêtes qui réunissent le tout Paris ; jamais un mot ne leur était échappé comme un aveu ; mais, quand ils se rencontraient, un tressaillement mutuel leur disait qu'ils étaient l'un à l'autre.

Ce fut donc une vraie journée de fiançailles que celle qui s'écoula.

Le baron déjeuna à Auteuil, et comme le banquier était un homme qui allait vite en besogne, il leur dit :

—Mes enfants, je ne sais rien de plus désagréable, dans la vie, que les horribles préliminaires du mariage qui tuent quelquefois l'amour avant sa naissance. Si vous ne vous aimez pas, on laisserait les choses suivre leur cours, mais vous vous aimez, et c'est bien différent. Si vous m'en croyez, nous ne

ferons pas le moindre bruit. Nous sommes en été, il n'y a personne à Paris ; nous n'enverrons que des lettres de faire part et pas d'invitations.

Vous vous mariez dans trois semaines à l'église et à la mairie d'Auteuil, puis vous vous envolerez en Suisse ou en Allemagne ; et quand vous reviendrez, en octobre, on n'aura pas eu le temps de jaser, de faire mille commentaires : d'établir que vous, baron, vous êtes ruiné, et que Pauline aurait pu trouver un mari qui ait moins fait parler de lui.

M. de Valserrres avait donc ainsi réglé les choses : on rachèterait deux bans à l'église, on ferait les publications, et dans trois semaines au plus Pauline serait la baronne Morgan.

Lorsque, à dix heures du soir, le baron songea à retourner à Paris, il n'était pas bien sûr d'être éveillé.

—Tout cela, pensait-il, me semble impossible ! Hier, je n'espérais rien ; aujourd'hui, tout m'est promis. C'est à n'y pas croire... Je rêve bien certainement. Si je rencontrais un ami, je le prierais de me pincer le bras.

Et il s'en allait, devisant ainsi avec lui-même, par le chemin qu'il avait suivi le matin.

M. de Valserrres, en lui serrant la main, lui avait dit :

—Vous pouvez prendre une voiture pour vous en aller ; la dot de votre femme fera face à cette prodigalité. Mais Paul Morgan avait répondu en souriant :

—J'ai besoin d'être seul avec moi-même et de me faire à mon bonheur.

Cependant, comme il avait franchi cette porte ménagée dans la grille que M. de Valserrres lui avait ouverte le matin, un souvenir avait traversé son esprit. Ce souvenir était celui de la figure hideuse et grimaçante entrevue l'espace d'une minute, et qui avait si fort épouvanté M. de Valserrres.

Paul Morgan avait toujours été un sceptique, et les superstitions modernes telles que la jettature n'avaient jamais eu de prise sur lui.

Il n'avait jamais touché un bossu avant d'entreprendre une affaire importante, ni consulté des somnambules pour savoir s'il était aimé.

Eh bien, ce soir-là, son cœur, qui débordait d'ivresse, se serra tout à coup ; une vague inquiétude s'en empara et il se souvint des paroles de M. de Valserrres, le matin :

—Il nous arrivera certainement un malheur, à vous, à ma fille ou à moi, ou peut-être même à tous les trois.

Paul Morgan hâta le pas, comme s'il eût eu peur de rencontrer une fois cet homme qui paraissait avoir eu une influence funeste sur la vie tout entière de son beau-père futur.

Nous l'avons dit, il suivait le chemin qu'il avait pris le matin pour venir, ou plutôt il croyait le suivre.

C'est-à-dire qu'il était parvenu à un endroit où le sentier bordé de haies coupait un autre sentier.

La nuit aidant, car il avait toujours fait cette route en plein jour jusque-là, il s'était trompé, avait pris à droite au lieu de prendre à gauche, et tantôt rêvant avec délices à Pauline de Valserrres, tantôt tressaillant au souvenir du prétendu jettator, le baron avait tourné deux ou trois fois sur lui-même sans s'en douter, descendant vers la rue de la Croix au lieu de remonter vers celle de l'Ascension.

Tout à coup il s'arrêta et se dit :

—Ou je me suis égaré, ou le chemin s'allonge pendant la nuit.

Cette partie d'Auteuil, qui est encore à l'état rustique, n'a ni becs de gaz, ni noms de rues, et la nuit, étoilée il est vrai, était privée de la lune.

M. Paul Morgan eut bien vite constaté qu'il s'était trompé de sentier ; mais Auteuil n'est pas si grand qu'on ne finisse par s'y reconnaître ; et il continua gaiement à marcher droit devant lui, se répétant le proverbe que tout chemin mène à Rome et par conséquent à Paris.

Mais celui qu'il suivait et qui décrivait mille courbes originelles, courant tantôt entre deux buissons, tantôt à travers des clôtures en planches bordant des jardins déserts et des terrains en friche, paraissait ne pas devoir finir. Ça et là, cepen-

dant, au-dessus des haies, quand il se dressait sur la pointe des pieds, il apercevait une maisonnette, mais une maisonnette silencieuse et plongée dans les ténèbres.

Enfin, à force de marcher, le baron arriva à un endroit où le chemin profondément encaissé formait un coude franchi, il fut frappé au visage par un rayon de lumière.

A ce point pas environ devant lui, une petite maison, une hutte plutôt, inclinait sur le chemin, par-dessus la haie, son pignon déjeté.

La lumière était celle d'une chandelle qu'on apercevait auprès d'une fenêtre.

—C'est la demeure de quelque jardinier, pensa le baron, il me ramènera dans mon chemin.

Il hâta un peu le pas et marcha droit sur la maisonnette.

Mais, à une certaine distance, il s'arrêta.

Un bruit avait frappé son oreille, et il ne pouvait s'y tromper, dans cette maison il y avait un malade ou un mort, car il entendait sangloter.

Alors il s'approcha avec précaution, étouffant le bruit de ses pas, cheminant sur les côtés qui étaient couverts d'herbe, et il arriva ainsi presque auprès de la haie qui séparait la maisonnette du chemin.

C'était une pauvre cabane en terre et en pans de bois, qui s'élevait au milieu d'un terrain inculte et planté de vieux arbres.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée percé d'une fenêtre unique sur le côté.

Cette fenêtre était ouverte, et, caché derrière la haie, le baron Morgan put jeter un curieux regard à l'intérieur. Il vit alors une jeune fille pâle, amaigrie, qu'on eût volontiers prise pour un fantôme, et qui était couchée sur un misérable grabat.

Un homme, tournant le dos à la fenêtre, mais dont les cheveux étaient blancs, agenouillé devant le lit, pleurait bruyamment, en tenant dans ses mains la main diaphane de la malade.

Celle-ci disait :

—Ne pleure pas, père ; j'ai tant souffert déjà, va !... La mort est une délivrance, et la délivrance approche... Ne pleure pas, cher père Dieu est bon, il prendra soin de toi...

—Ma fille ! ma fille ! disait le vieillard d'une voix pleine de sanglots.

Et tout à coup il se leva, et la lumière inonda son visage, et le baron Morgan recula, frappé de stupeur : ce visage baigné de larmes, il l'avait reconnu !

Ce père qui pleurait sur sa fille agonisante dans ce réduit misérable, qui, sans doute avait vu bien des jours sans pain, c'était le même homme qui, le matin, avait crié à M. de Valserres ces mots sinistres : "Tu te ruineras !"

Cet homme enfin, c'était Simon le mendiant, Simon que le banquier avait chassé de ses bureaux vingt ans auparavant.

Et le baron Paul Morgan, qui d'abord avait songé à entrer dans cette maison et à y offrir de l'argent et des consolations, se sentit pris d'une indicible épouvante, et il s'enfuit...

## V

Après avoir couru tout droit devant lui pendant un quart d'heure environ, le baron Morgan s'arrêta tout à coup.

D'abord il avait entendu tout près de lui le sifflet du train de chemin de fer de ceinture ; ensuite il s'était reconnu. A force de tourner et de détourner dans ce labyrinthe de chemins creux et de sentiers, il se retrouvait presque à son point de départ, c'est-à-dire au bout du chemin des Fontis, à quelques pas de la rue de l'Assomption.

Il se mit alors à rire.

—On n'est pas plus fou que moi, se dit-il. Si mes anciens amis du club m'avaient vu tout à l'heure me sauvant à toutes jambes, ils se seraient joliment moqués de moi.

Un bec de gaz lui indiquait maintenant son chemin, et le roulement du train sur la voie ferrée lui rappelait que l'âge des fantômes, des revenants et des gens à mauvais œil était passé.

—Ce pauvre M. de Valserres, se dit-il en se remettant en marche, je ne l'aurais jamais cru superstitieux à ce point.

Croire qu'un homme lui porte malheur parce qu'il a eu tort avec cet homme, parce qu'il l'a privé de son pain autrefois, ne s'explique, en définitive, que par le remords.

M. de Valserres a été dur pour le pauvre diable, et le pauvre diable se venge à sa manière, c'est-à-dire qu'il l'injurie quand il le rencontre.

Le train venait de passer.

Paul Morgan calcula qu'il aurait le temps de prendre le suivant à la station de Passy, et il se mit à longer le boulevard Montmorency, causant toujours avec lui-même.

—La preuve que cet homme n'est et ne saurait être un jet-tator, poursuivit-il, c'est que ceux qui croient à la jettature n'ont jamais douté de ceci : que celui qui porte malheur aux autres se porte bonheur à lui-même.

Or, je viens de voir le pauvre diable à genoux près du lit de sa fille agonisante et fondant en larmes, et j'ai été assez naïf pour prendre la fuite, alors que j'eusse si bien fait d'entrer et de vider ma bourse dans cette maison où il n'y a peut-être pas de pain.

Et comme le baron Morgan avait obtenu la permission de revenir le lendemain à la villa, mais un peu moins matin qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire au temps où il venait en cachette, contempler son idole, il prit une belle résolution, celle de rechercher cette maisonnette où Simon vivait auprès de sa fille, de lui amener un médecin, et de venir à l'aide de cette détresse suprême à l'insu de M. de Valserres et de Pauline elle-même.

C'était un garçon de cœur que le baron Paul Morgan ; il n'y a guère, du reste, que ceux-là qui se ruinent. Et quand il eut arrêté le projet de secourir mystérieusement la victime de son beau-père futur, il se sentit réconcilié avec lui-même à un haut degré et ne songea plus qu'à son bonheur.

La salle d'attente de la station de Passy était à peu près déserte. Cependant le baron fronça le sourcil en y entrant.

Il venait d'apercevoir, humant son cigare, un des trois jeunes gens qu'il avait rencontrés le matin, M. Léon de Courtenay.

Le premier mouvement des gens heureux est de se replier en eux-mêmes pour connaître leur bonheur.

Le besoin d'expansion ne vient qu'après.

M. Paul Morgan eut donc tout d'abord l'intention de battre en retraite et de continuer son chemin à pied.

Mais M. de Courtenay l'avait aperçu et le salua de la main.

Paul rendit le salut, et comme il avait été fort lié avec lui au temps de son opulence, il alla lui tendre la main.

M. de Courtenay le prit par le bras.

—Descendons sur la voie, dit-il ; nous respirerons plus à l'aise et nous causerons ; nous avons près de dix minutes à attendre.

—Est-ce que tu habites Passy l'été ? demanda le baron.

—Je n'y viens pas une fois par an.

—Alors voici un heureux hasard...

Un sourire un peu railleur glissait sur les lèvres de M. de Courtenay.

C'était un garçon de trente ans qui méritait à tous égards le nom de viveur endurci. Il était riche ; après avoir croqué son héritage paternel et maternel, il avait enterré une demi-douzaine d'oncles et de tantes qui lui avaient tout légué.

Fort de son expérience chèrement acquise, M. de Courtenay vivait maintenant en homme qui ne croit à rien, ne s'afflige ou ne se réjouit de rien, marchande le superflu comme d'autres le nécessaire, et est toujours tenté de répondre à ceux qui essaient de parler à son cœur : *Je la connais cella-là ! on ne me la fait plus !*

Donc M. Léon, vicomte de Courtenay, souriait en regardant le baron.

—Mon cher Paul, lui dit-il, tu ne te doutes guère que tu m'as fait gagner cent louis.

—Moi ! fit le baron.

—Mon Dieu, oui ; j'ai fait ce matin un pari te concernant et je l'ai gagné.

M. Paul Morgan tressaillit et une légère couleur colora même son front.

—Mon bon ami, poursuivit Léon de Courtenay, il est tout naturel qu'un homme élégant comme toi, qui traverse à pied les Champs-Élysées à six heures du matin, intrigue au plus haut point ses anciens amis qui le rencontrent, surtout quand, depuis plusieurs mois, il s'est tenu tout à fait à l'écart.

—Ah ! ja vous ai intrigués ? dit le baron s'efforçant de sourire.

—Oui, Arthur prétendait que tu allais voir une grisette de Passy ou d'Auteuil.

—En vérité ?

—Moi ! j'ai affirmé que tu avais un but plus sérieux et comme je sais un tas de choses, j'ai même avancé que tu étais amoureux de la belle inademoiselle de Valsorres.

—Vraiment ! fit le baron.

—Et j'ai parié cent louis que je ne me trompais pas.

—Qui sait ? dit M. Paul Morgan. Je ne vois pas encore comment tu prouveras que ton pari est gagné.

—Oh ! d'une façon bien simple : on donnant à mes amis ma parole d'honneur que je t'ai suivi à la trace, grâce à l'instinct merveilleux de Tom.

Alors le baron s'aperçut qu'un petit terrier-boule noir et feu suivait M. de Courtenay.

—Tom, poursuivit M. de Courtenay, a un flair merveilleux ; il m'a conduit sur tes pas et j'ai pu, à travers une grille, te voir donner le bras à M. de Valsorres.

—Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

—Mais, mon cher bon, acheva M. de Courtenay en riant, j'ai passé la journée à Auteuil, chez mon ancien cocher, qui est jardinier du comte R..., à deux pas de l'habitation de la bien-aimée, et je suis fixé. A quand le mariage ?

Cette fois le baron n'y tint plus. Le besoin d'épanchement se faisait sentir, et il prit les deux mains de son ancien ami en lui disant :

—Ma foi, tu en sais trop long déjà pour ne pas tout savoir.

Et il lui ouvrit tout entier ce cœur qui débordait de joie et d'ivresse.

—Un assez joli rêve que tu as fait là, disait Léon en riant.

Et ils montèrent dans le train qui arrivait.

Vingt minutes après ils étaient rue Saint-Lazare.

—Dis donc, fit alors M. de Courtenay, veux-tu que je te vende ma discrétion ?

—Hein ? dit le baron.

—Si je n'annonce pas à nos amis ton prochain mariage, je perds cent louis.

—Eh bien ?

—Et comme tu me parais un être mystérieux et concentré, tu voudrais peut-être que ton amour demeurât quelques jours encore à l'état secret.

—Si tu faisais cela, je t'en saurais un gré infini, dit le baron.

—Oui, mais je perdrais cent louis, et je ne suis pas homme à te les demander. Cependant tu possèdes un bibelot dont j'ai toujours eu envie.

—Bah ! fit le baron qui tressaillit en songeant qu'il avait vendu ses bibelots, et qu'il ne lui restait que des objets sans valeur.

—Je suis amoureux d'une terre cuite que tu as dans ton fumoir et qui représente une bacchante donnant à boire à un satyre.

Paul Morgan respira, il avait conservé la terre cuite.

—Je te l'enverrai demain, dit-il.

—Non, j'irai la prendre ; adieu, compte sur moi ; j'enverrai cent louis à Arthur et je lui dirai que j'ai perdu.

Les deux amis se séparèrent : Léon pour gagner le boulevard Maiesherbes, Paul Morgan la rue du Helder.

Comme celui-ci entra chez lui, le concierge lui tendit une lettre.

Cette lettre, arrivée par le courrier de province du soir, portait le timbre de *Vierzon à Paris*.

—Une lettre de Crisenon, c'est-à-dire de mon oncle, pensa Paul Morgan.

Et il eut un battement de cœur, éprouva une subite inquiétude, et Simon le mordant lui revint tout à coup en mémoire.

Le baron Paul Morgan habitait un entre-sol, selon la mode un peu ancienne des garçons d'il y a vingt ans. Il avait gardé un domestique, chose à peu près impraticable aujourd'hui pour qui n'a que six mille livres de rente. Mais ce domestique était un vieillard qui l'avait vu naître, le servait sans demander ses gages, et avait assisté au spectacle douloureux de sa ruine.

Antoine était un type du siècle dernier égaré dans celui-ci.

Quand il avait vu son maître ruiné, il lui avait dit :

—Monsieur a tort de se retirer du monde, car, en mangeant nos derniers cent mille francs convenablement et sans barguigner, nous trouverions avant six mois une héritière de deux millions.

A quoi Paul avait répondu :—Je suis amoureux et n'ai nulle envie de me brûler la cervelle dans six mois.

Antoine s'était installé comme il avait pu dans le nouvel appartement, qui n'avait que trois pièces.

Le soir, il se faisait un lit dans la salle à manger.

Or, le baron avait des tendresses pour son vieux valet de chambre, et ce soir-là, malgré l'émotion qui s'était emparée de de lui en prenant cette lettre qu'on lui tendait, il n'oublia pas comme à l'ordinaire d'ouvrir la porte sans bruit, de marcher sur la pointe du pied et de gagner son lit par un corridor qui aboutissait à l'antichambre.

Une fois dans sa chambre, il alluma un flambeau et s'approcha de la cheminée.

Une lettre portant le timbre de *Vierzon à Paris* n'avait percant rien d'extraordinaire pour lui.

Cela voulait dire que cette lettre avait été mise à la poste au bureau de Salbris, et qu'elle venait bien certainement du vieux château de Crisenon, la demeure de ce vieil oncle dont le baron avait parlé au banquier.

Il y a tant de neveux qui attendent avec impatience la mort de leur oncle, que le baron Paul Morgan se permettait une autre manière de penser et de voir.

Il aimait son oncle, et il ne souhaitait ni sa mort ni son héritage.

Chaque année, il s'en allait passer deux longs mois à Crisenon, au milieu des marais et des sapinières de la giboyeuse Sologne, et il se plaisait dans la société de ce vieillard qui avait conservé toute l'amabilité des hommes de la Restauration.

Le bonhomme écrivait deux ou trois fois par an à son neveu, qui avait pris l'habitude de lui écrire tous les mois.

Il n'y avait donc pas sujet à être bien énu de cette lettre ; à première vue, il était difficile de s'expliquer que le baron, au bout de dix minutes, n'eût pas encore osé en briser le cachet.

C'est qu'il avait vu l'écriture de la suscription, et cette écriture n'était pas celle du vieillard.

Que pouvait-on lui écrire, sinon l'annonce d'un malheur ?

Et le visage grimaçant de Simon passait devant ses yeux troublés, et son cœur battait tandis qu'il tournait et retournait sous ses doigts fiévreux la lettre encore fermée.

Mais enfin, cette émotion vague et mystérieuse se calma un peu, et le baron rompit le cachet de cire rouge qui était surmonté d'un tortil de baron.

L'oncle était baron aussi ; car tel est l'usage, ou plutôt l'abus moderne que, lorsqu'il y a un titre dans une famille, tout le monde le porte.

Paul Morgan ouvrit donc la lettre et courut à la signature, qui était celle du garde-chasse de Crisenon. Puis il lut :

« Monsieur Paul,

« Il vient de nous arriver un grand malheur. M. le baron, votre oncle, à qui Dieu semblait promettre de longs jours encore, a fait ce matin une chute de cheval si malheureuse, qu'il s'est brisé la colonne vertébrale.

« Nous sommes allés en toute hâte chercher le docteur Rousselle, de Saint-Florentin, lequel nous a dit que M. le baron n'avait pas deux jours à vivre.

« Aussi je me hâte de vous annoncer cette douloureuse nouvelle, et je pense que vous allez arriver sur-le-champ.



« C'est bien la faute de M. le baron, du reste ; voici quinze ans qu'il montait *Blanchette*, une bête sage et solide, qui eût passé dans un incendie sans broncher.

« Vous savez que *Blanchette* avait eu un poulain tout noir. Il était gentil, mais un peu fou.

« M. le baron a voulu le dresser, disant que vous auriez là un bon cheval de chasse l'année prochaine.

« Le poulain était doux, il s'est laissé monter pendant plus de quinze jours sans qu'il arrivât rien à M. le baron. Mais ce matin, M. le baron a voulu s'en aller du côté du chemin de fer. Le passage d'un train a effrayé le poulain, qui est allé sauter d'un rocher de dix pieds de haut au bord de la Sauldre avec son cavalier, que des paysans ont relevé évanoui et mourant.

« Quant au poulain, il s'est tué sur le coup.

« Françoise et moi, qui ne quittons pas M. le baron, nous vous attendons avec impatience, monsieur Paul.

« Votre désolé serviteur,

« GERMAIN MAUBERT, "Garde-chasse à Crisenon." »

Le baron laissa tomber cette lettre sur le tapis, et deux larmes jaillirent de ses yeux.

Était-ce donc la jettature de Simon le mendiant qui commençait ?

Paul Morgan éveilla son vieux valet et lui montra la lettre. Il était dans un tel état de douleur, qu'il perdit un peu la tête et dit à Antoine :

—Fais-moi ma valise, nous partons ?

Et il s'appretait à écrire une longue lettre à Pauline de Valserras pour lui apprendre ce brusque départ, l'assurer de son amour et la conjurer de penser à lui et de partager sa douleur, lorsque Antoine lui dit :

—Mais, monsieur le baron, comment voulez-vous partir ? Il est une heure du matin, et le premier train de chemin de fer que vous pourrez prendre ne part qu'à sept heures.

Or, c'est un train omnibus qui s'arrête à vingt-sept stations ; je l'ai pris bien souvent, et je les ai comptées. Vous n'arriverez pas avant deux heures à Salbris, c'est-à-dire un quart d'heure avant l'express, qui quitte Paris trois heures plus tard.

Les paroles du vieil Antoine amenèrent sur-le-champ une subite transaction entre la douleur du baron et son amour.

Antoine avait raison : Paul Morgan ne pouvait pas partir avant neuf heures cinquante minutes du matin.

Il avait donc le temps de prendre une voiture, de courir à Auteuil, entre six et sept heures, et de faire à Pauline de tendres adieux...

Cette résolution arrêtée, le baron s'assit dans un grand fauteuil, auprès de la fenêtre, et se prit, en attendant le jour, à songer à son pauvre oncle, que peut-être il ne trouverait plus vivant.

On a beaucoup parlé de la corruption du siècle et du manque absolu de cœur de cette génération qu'on appelle les *petits crevés* ; on a même fait là-dessus des livres volumineux et des pièces qui n'étaient pas très amusantes, mais nous devons à la vérité d'avouer que la perspective de l'héritage de son oncle ne se présenta pas un seul instant à l'esprit du baron Morgan. Il pleura de vraies larmes, il éprouva une vraie douleur, et, quand cinq heures et demie sonnèrent à la pendule de sa chambre à coucher, il cria à Antoine :

—Va me chercher une voiture.

Antoine avait fait la valise de son maître, et il se disposait à sortir pour exécuter ses ordres, lorsqu'on sonna à la porte.

Jamais le baron n'avait reçu de visite à pareille heure.

Était-ce donc un nouveau malheur qu'on venait lui apprendre ?

Antoine alla ouvrir, et Paul Morgan, à son grand étonnement, vit entrer M. Léon de Courtenay, qui lui dit d'un ton joyeux :

—Mon cher bon, je sors du club, je me suis souvenu que tu allais à Auteuil à une heure fabuleusement matinale, et comme, depuis hier, je rêve de ma terre cuite, je viens la chercher.

Mais, comme il parlait ainsi, M. de Courtenay s'aperçut que le baron avait les yeux rouges.

—A ! mon Dieu, fit-il, qu'est-ce donc ?

Paul Morgan lui tendit la lettre du garde-chasse qui était demeurée ouverte sur la cheminée.

—Quel drôle de bonhomme tu fais ! dit-il. Voilà cent mille livres de rente qui t'arrivent, et tu pleures !...

Le baron, en effet, s'était remis à pleurer.

—Ma foi, mon cher bon, reprit M. de Courtenay, c'est dans le malheur qu'on trouve les vrais amis. Je te vois dans un tel état, que je te crois capable de te tuer de désespoir sur la tombe de ton oncle.

Aussi je ne te quitte pas ; je vais avec toi. D'ailleurs, il fait très chaud à Paris, et je me trouvais absurde, pas plus tard que tout à l'heure, de ne pas aller prendre l'air quelque part.

Tu vas enterrer ton oncle, j'en suis, et tu verras, j'en suis très convenable !...

## VII

La proposition faite à Paul Morgan par le vicomte Léon de Courtenay de l'accompagner et d'aller assister aux funérailles de son oncle, comme on va faire un voyage d'agrément, était tellement absurde, que tout d'abord le baron ne la prit pas au sérieux.

Mais Léon de Courtenay, qui passait pour un toqué, était l'homme le plus sérieux.

—Je t'accompagne, avait-il dit.

Et dès lors il n'en voulut pas démordre.

Tandis que Paul Morgan courait à Auteuil, M. de Courtenay alla chez lui fermer une malle, et le baron se trouva à la gare d'Orléans, trois heures après, dix minutes avant le départ du train.

Les deux jeunes gens s'installèrent dans un coupé et s'y trouvèrent seuls. Le train partit.

—Mon cher bon, dit alors M. Léon de Courtenay, l'homme ressemble quelque peu à un bateau à vapeur américain.

—Drôle de comparaison, répondit le baron, dont la pensée et le cœur étaient encore à Auteuil.

—Que tu vas trouver juste, si tu veux bien m'écouter.

—Parle.

Léon de Courtenay alluma un cigare, s'allongea le plus qu'il put dans son coin et dit :

—Les bateaux à vapeur américains descendent une foule de fleuves, le Mississippi, par exemple.

Ils sont deux souvent à la même compagnie, tous deux chargés de passagers et de marchandises ; ils ont tout le temps voulu pour se rendre à leur destination.

Mais à peine sont-ils en route, qu'ils chauffent à toute vapeur : après le bois, on emploie le charbon ; après le charbon, des jambons salés ; après les jambons, des tonneaux de suif.

La machine est rouge ; les deux bateaux ne filent plus, ils volent : on dirait des martinets sur un lac.

Et cela dure une heure ou deux, ou six, jusqu'à ce que l'un des deux saute avec son équipage, ses passagers et son chargement.

—Mais, mon ami, dit le baron Paul Morgan, je ne vois nullement en quoi l'homme peut ressembler à...

—A un bateau à vapeur ? C'est bien simple, dit M. de Courtenay. L'homme comme nous est constitué pour vivre vieux quand il est sage, mais il ne l'est pas ; il se démène, se surmène, chauffe à toute vapeur et fait naufrage bien avant l'entrée du port, c'est-à-dire cette bonne vieillesse qui est la récompense du viveur bien équilibré.

—Par exemple, dit le baron, je serais curieux de savoir ce que tu appelles un viveur bien équilibré.

—Un homme comme moi.

—Ah !

—J'ai toujours mesuré toutes choses, reprit M. de Courtenay, je n'ai jamais fait du plaisir un labeur, j'ai joui de tout, je n'ai jamais abusé de rien ; je me suis aperçu que le grand levier de ce monde était l'argent, et je n'ai croqué un héritage

que lorsque celui que j'attendais après commençait à être mûr. Je ne me suis jamais donné le ridicule et la peine d'être sérieusement amoureux ; j'ai accepté avec une grande philosophie la perte de mes parents ou de mes amis ; enfin je ne me suis jamais surmené. Aussi, tu me vois, à trente-six ans, aussi jeune qu'à vingt-cinq, aussi expérimenté qu'à soixante.

—Mille compliments, dit le baron.

—Toi, au contraire, mon bien bon, tu as chauffé à tous les degrés, tu n'es pas un homme, aujourd'hui, par exemple, tu es une locomotive.

—Plaît-il ?

—Tu pleures ton oncle qui n'est pas mort ; tu soupères comme un phoque en songeant à ta fiancée qui va t'attendre bien gentiment. Tu es entre la joie et la douleur, comme l'âne de Buridan entre ses deux picotins, et le résultat de toute cette agitation pourrait bien être une bonne petite maladie que tu recueillerais à ton retour, comme le laurier des triomphateurs.

—En vérité, dit le baron, je ne te comprends pas.

—Commençons par la chose triste, nous finirons par la chose gaie, poursuivit M. de Courtenay.

—J'écoute.

—Ton oncle a bien soixante ans, n'est-ce pas ?

—A peine, dit le baron.

—Et cent cinquante mille livres de rente au moins, hein ?

—Je ne sais pas au juste, mais il est très riche.

—Bon ! Qu'est-ce qu'il dépense ?

—Presque rien.

—Tu es son unique héritier ?

—Sans aucun doute.

—Eh bien, voici deux ans que tu es quasi ruiné. Ton oncle le sait-il ?

—Certainement.

—Et l'idée de t'envoyer cent mille écus ne lui est point venue ?

—Non, mais il me laissera tout son bien.

M. de Courtenay haussa les épaules.

—Tu es un naïf et candide jeune homme, dit-il. La belle générosité, ma foi, de laisser ce qu'on ne peut emporter ! La Providence a dû faire comme moi, hausser les épaules, puisqu'elle a permis que ce brave homme d'égoïste se cassât les reins, juste au moment où son héritage va te donner, aux yeux de ta fiancée, une plus-value de cent cinquante pour cent.

—Tu blasphèmes ! s'écria le baron. Pauline m'aime et elle est trop riche elle-même...

—Mon très-cher bon, répliqua M. de Courtenay d'une voix railleuse, je savais déjà que tu ne connaissais pas les hommes, je m'aperçois maintenant que tu es plus ignorant encore à l'endroit des femmes.

—Léon...

—Si riche que soit une femme, elle a fait d'avance un petit calcul bien simple : elle dépensera tout son revenu. Si son mari est pauvre, il faudra retrancher sur la modiste, la couturière, la compagnie des Indes et le bijoutier, de quoi lui faire une liste civile.

Les femmes n'aiment pas cela.

Donc, si tu es riche, juste au moment où tu vas épouser, ta femme doublera son amour pour toi de toute la joie qu'elle éprouvera de te voir subvenir aux frais généraux de la maison et à tes dépenses personnelles, comprends-tu ?

—Je comprends que tu es un sceptique, dit le baron.

Et il ramena sa casquette de voyage sur ses yeux et ne souffla plus mot.

M. de Courtenay s'amusa tout le long du chemin à lire des journaux illustrés, et quatre heures après son départ de Paris, le train du Centre s'arrêta à la station de Salbris.

Un peu avant, Paul Morgan avait étendu la main vers le nord-ouest, disant :

—Vois-tu cette construction en briques rouges ?

—Avec des tourterelles ?

—Justement. C'est Crisenon.

—Ton château ?

—Celui de mon oncle.

—Niais ! c'est le tien, puisque le brave homme va revoir ses ancêtres.

Un domestique attendait à la gare.

C'était le garde-chasse qui avait écrit au baron.

Il était triste, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah ! monsieur Paul, dit-il, monsieur Paul, vous avez bien tardé à venir. Votre oncle est à l'agonie... Venez, venez !

—Ce serviteur est touchant ! murmura M. Léon de Courtenay en montant à côté de Paul dans le char-à-bancs de campagne, attelé d'une vigoureuse jument percheronne, que le vieux garde-chasse avait amené.

## VIII

Salbris est un joli village qui a des airs de petite ville.

On y trouve jusqu'à trois rues bien alignées, et des maisons blanches et coquettes.

Tout à l'entour s'étend une plaine sablonneuse ; mais au-delà commence la sapinière, cette forêt moderne qui a remplacé les marécages couverts d'ajoncs, et d'où la fièvre s'exhalait aux rayons du soleil.

Un quart d'heure après son départ de la station, le char-à-bancs courait sur une route tracée à travers les sapins et impénétrable aux rayons du soleil.

M. Léon de Courtenay, tout en prenant une mine consternée pour être fidèle à sa promesse de se montrer convenable, accablait Germain Maubert de mille questions.

Le pays était-il giboyeux ? Y rencontrait-on du cerf ou du chevreuil ? La perdrix rouge était-elle abondante ? Valait-il mieux employer l'épagneul ou le braque comme chien d'arrêt ?

Maubert répondait avec distraction.

Evidemment la douleur du vieux garde était profonde et sincère.

Notre héros, le baron Paul Morgan, ne soufflait mot.

Il avait pris les rênes des mains de Maubert, et il conduisait.

Chose bizarre ! à mesure qu'on avançait et que la distance qui le séparait du château s'amointrissait, le baron se souvenait des paroles de son ami Léon de Courtenay, qui lui avait dit : " Ton bon oncle, que tu pleures si consciencieusement, te savait ruiné, mais il n'a point songé à t'envoyer cent mille écus."

Et Paul Morgan se répétait ces paroles et cherchait vainement le secret de la conduite de son oncle.

Or, en interrogeant ses souvenirs, le baron se rappelait que son oncle n'avait jamais été avare ; qu'autrefois même il lui avait toujours ouvert sa bourse en lui disant : " Prends tout ce que tu voudras."

Il se rappelait encore que sept ou huit mois auparavant il avait écrit à son oncle pour lui demander une vingtaine de mille francs dont il avait un pressant besoin.

Son oncle lui avait répondu qu'il avait la goutte et ne pouvait aller à Orléans, où il avait des fonds à recouvrer, et il n'avait pas envoyé les vingt mille francs.

Et plus le char-à-bancs approchait du château, plus le baron se sentait assailli par ces souvenirs, et se disait que, peut-être, après tout, son bon oncle ne méritait pas tant de regrets.

Enfin l'allée forestière qu'ils suivaient fit un coude et le château de Crisenon se montra à deux portées de fusil.

La Sologne, quoique plate, quoique fabuleusement pauvre et dépeuplée jadis, est une terre historique. Elle a eu Chambord pour capitale ; et François Ier se plaisait à y courir le cerf tout l'automne.

Aussi les vieux manoirs en briques rouges, assis au bord d'un étang putride, n'y sont-ils pas rares.

Crisenon était une construction de la renaissance. Confisqué, après la Saint-Barthélemy, sur une famille protestante, il avait été donné par le roi Charles IX à un courtisan du nom de Saulieu.

Ce Saulieu avait fait souche de gentilshommes.

Lorsque 1789 arriva, le marquis Louis de Saulieu était un haut et puissant seigneur dont les terres s'étendaient depuis Romorantin jusqu'à la Loire.

La nation prit les terres et le château.

Deux ans après, un étranger, un méridional, le citoyen Morgan, qui avait entrepris les fournitures de l'armée du Rhin, passa par là, trouva le château de son goût et l'acheta pour quelques milliers de livres en assignats. Vingt ans plus tard, le citoyen Morgan était devenu le baron Morgan et menait grand train dans ce château dont le dernier maître était mort sans postérité sur l'échafaud révolutionnaire.

Comme le baron était fort riche, il restaura le château, le meubla avec goût, défricha les terres qui l'environnaient, dessécha les étangs du voisinage et mourut entouré de la vénération et de l'estime publique, laissant deux fils.

Le premier, le père de Paul, alla vivre à Paris.

Le second ne quitta pas Crisenon, et tandis que son neveu dissipait sa fortune, il accrut considérablement la sienne.

Or donc, le char-à-banc roulait maintenant en vue du château, et bientôt il passa sur le pont levé restauré par le premier des Morgan.

Au bruit, un homme accourut, descendant quatre à quatre les marches du perron.

Cet homme était vêtu de noir comme un monsieur, Paul le reconnut sur le champ.

C'était le docteur Rousselle, la célébrité médicale de Saint-Florentin.

—Monsieur le baron, dit le docteur d'une voix émue, je ne crois pas beaucoup aux miracles et, comme médecin, je suis toujours tenté d'expliquer les phénomènes selon la raison. Mais je vous avoue, aujourd'hui, que je ne comprends rien à ce qui arrive.

Il prit Paul Morgan par le bras et continua, en le faisant entrer sous le vestibule :

—Votre oncle devait être mort depuis hier soir, cependant il vit encore. Pourquoi ? comment ? C'est pour moi, l'homme de science, un problème.

—Docteur m'a-t-il dit ce matin, combien d'heures me reste-t-il à vivre ?

Je ne répondais pas, car je m'attendais depuis la veille à lui voir rendre le dernier soupir d'une minute à l'autre.

Mais il me dit avec un sourire :

—Je vivrai jusqu'à ce que mon neveu soit ici.

Et, en effet, monsieur le baron, il vit encore et toute sa vie paraît s'être réfugiée dans son regard.

Il ne veut pas mourir avant de vous avoir vu.

M. Léon de Courtenay, qui avait suivi Paul Morgan, entendit ces paroles et dit au docteur :

—Monsieur, je suis le meilleur ami de Paul, et c'est à ce titre que je l'ai accompagné dans ce pénible voyage ; mais pensez-vous qu'il soit convenable que j'entre dans la chambre du mourant ?

—Je crois, monsieur, répondit le docteur, que M. Paul doit pénétrer seul auprès de son oncle.

M. de Courtenay fit un signe d'assentiment, et, voyant la porte de la salle à manger ouverte, il y entra.

Alors Paul suivit le docteur.

Celui-ci le conduisit au premier étage, et Paul les larmes aux yeux, se précipita vers le lit du moribond.

Le vieillard était couché dans une grande chambre tendue de tapisserie de haute lisse et garnie de vieux meubles en noyer noir et en chêne.

Il s'était fait adosser à une pile d'oreillers, sans doute pour respirer plus librement ; et Paul Morgan fut frappé de la sérénité majestueuse qui planait sur ce visage déjà voilé des ombres de la mort.

Le regard, en effet avait conservé toute son énergie ; et ce regard, après avoir remercié Paul Morgan, s'arrêta sur le docteur.

Cela voulait dire :

—Laissez-moi avec mon neveu :

Et le docteur sortit fermant la porte derrière lui.

Alors le vieillard fit un effort suprême et étendit la main vers son neveu.

—Paul, dit-il, j'ai supplié Dieu de me laisser vivre jusqu'à ton arrivée, et Dieu m'a exaucé.

—Mon oncle...

—J'ai un secret terrible à te confier, mon enfant, dit encore le vieillard d'une voix faible, mais qui contenait une volonté énergique et tenace.

Et le baron Paul Morgan regarda le mourant et se demanda si les paroles qu'il entendait n'étaient point le résultat du délire qui s'empare de ceux qui vont quitter ce monde...

## IX

Le vieillard était calme.

Cette auréole de majesté que Dieu met au front des mourants éclatait autour de son visage transfiguré.

Il fallut bien que le baron Paul Morgan comprit que son oncle ne délirait pas, et qu'il s'était cramponné à la vie assez pour avoir le temps de lui faire quelque solennelle confidence.

—Parlez, mon oncle, dit-il en lui prenant la main, je vous écoute religieusement.

—Mon enfant, dit le mourant, tu as gaspillé ta fortune, et je le sais, depuis près de deux années tu luttas contre la mauvaise fortune, tu vois ta ruine se consommer peu à peu ; je te savais, et je ne suis point venu à ton aide.

Peut-être, mon enfant, m'as-tu accusé d'égoïsme, peut-être as-tu méconnu mon cœur.

Il n'en est rien, cependant, et je ne t'ai jamais plus tendrement aimé.

Mais il est des devoirs auxquels l'honnête homme sait sacrifier son cœur, et je n'ai pas voulu mourir avant d'avoir accompli ce devoir en ce qui me touche, et t'avoir légué la part qui te revient à toi-même de ce devoir dont je parle.

A l'heure où je parle, tu es pauvre, continua le mourant d'une voix faible, mais parfaitement distincte. Dans une heure je serai mort, laissant près de trois millions de fortune, et tu seras pauvre encore, et cependant tu es mon unique héritier.

Le baron regardait son oncle avec une sorte d'effarement.

—Mon enfant, poursuivit celui-ci, dans le premier tiroir de ce secrétaire, tu trouveras une lettre à ton adresse. Ce n'est pas mon testament, je n'avais nul besoin d'en faire, puisque tu es le seul rejeton de ma famille et que la loi te fait mon héritier.

Mais cette lettre te prescrit ton devoir, et je compte sur ta loyauté.

Tu dois te souvenir de ton enfance, mon ami, tu dois voir encore à travers les souvenirs de ta première jeunesse, ce grand vieillard taciturne et songeur qui était mon père et ton aïeul.

Il est mort dans ce lit où je suis, baigné de nos larmes, entouré de vénération et de respect.

Eh bien, mon ami, cet homme qui est mort riche et considéré avait commencé sa vie par un crime, il avait dépouillé une famille de sa fortune, et cet or dont nous avons joui si longtemps sans remords, il l'avait volé...

Paul Morgan jeta un cri.

—Le temps presse, mon ami, continua le moribond. La mort est là ; je n'ai point le loisir de te raconter cette lugubre histoire, mais je l'ai écrite pour toi et tu la trouveras tout au long dans cette lettre avec les indications nécessaires pour restituer à qui de droit ce qui ne nous a jamais appartenu.

La voix du vieillard s'affaiblissait par degrés.

Paul Morgan avait pris sa main et la couvrait de ses larmes.

—Il y a deux ans, dit encore le moribond, en brûlant de vieux papiers, j'ai trouvé une lettre qui fut pour moi toute une révélation...

Une lettre qui me foudroya, car elle m'apprenait la source impure de notre fortune et la faute de celui dont je vénérerais la mémoire.

Cette lettre, tu la trouveras annexée à celle que je t'écris. Adieu, mon enfant... adieu. Sois honnête... tu es jeune, intelligent... tu seras courageux, n'est-ce pas ?

—Oui, mon oncle, murmura Paul d'une voix entrecoupée par les sanglots.

Alors, comme s'il n'eût attendu que cette promesse pour quitter le monde, le vieillard se souleva brusquement, poussa un grand cri et rendit l'âme...

Deux minutes après le médecin rentra; le vieillard était inanimé sur son lit, et Paul Morgan, étendu à terre, paraissait en proie à une sorte d'hébètement.

Il pleurait et riait tout à la fois, et il avait le délire.

M. de Courtenay, prévenu, arriva en toute hâte.

Il prit son ami dans ses bras, il lui parla, l'appela par son nom.

Paul ne le reconnut pas.

—Parole d'honneur, pensa le viveur, je ne croyais pas bien dire hier en affirmant qu'il était imprudent de le laisser partir seul.

Ce garçon est fou.

—Rassurez-vous, lui dit le docteur, cette folie n'est que momentanée; mais il va falloir l'emporter hors d'ici; il faut l'éloigner du cadavre de son oncle et prendre les plus grands ménagements.

Quarante-huit heures après, le délire durait encore chez Paul Morgan.

Les funérailles de son oncle avaient eu lieu; M. Léon de Courtenay avait conduit le deuil, et il s'était montré fort convenable selon sa promesse.

Deux autres jours s'écoulèrent.

On avait d'abord redouté une fièvre chaude chez le malade; mais sa jeunesse et sa robuste constitution triomphèrent.

Enfin, le soir du cinquième jour, la raison lui revint.

Léon de Courtenay était assis à son chevet et le regardait avec la sollicitude d'un ami dévoué.

Paul lui tendit la main et lui dit :

—J'ai été fou, n'est-ce pas ?

—Non, répondit M. de Courtenay, mais tu as éprouvé une si violente émotion, qu'elle a amené chez toi le délire.

—Maintenant, dit le baron avec tristesse, je me souviens de tout. Mon oncle est mort...

—Hélas! mon ami.

—Depuis combien de temps ?

—Depuis cinq jours.

—Alors il est enterré ?

—Oui, mon ami; le docteur et moi nous l'avons conduit à sa dernière demeure.

Une larme roula sur la joue du baron.

—Mon Dieu! mon cher bon, dit M. Léon de Courtenay, il faut pourtant te faire une raison.

—Ah! mon ami...

—Songe à ta fiancée, à cette rayonnante et belle Pauline de Valserrès.

Il y eut dans les yeux noyés de pleurs du baron comme un rayon de joie.

Mais ce rayon s'éteignit bientôt.

—Mon ami, dit-il, veux-tu me rendre un service ?

—Parle.

—Va-t'en dans la chambre où est mort mon oncle.

—Bien.

—Ouvre son secrétaire, la clef doit être après. Tu trouveras, dans le premier tiroir, une lettre à mon adresse.

—Un testament sans doute ?

—Non, dit le baron, une lettre qui me trace mon devoir.

—Que veux-tu dire ?

—Mon ami, je suis plus pauvre que jamais.

—Ah! mon Dieu, s'écria M. de Courtenay, voici le délire qui le reprend! Docteur... docteur!...

Heureusement le docteur Rousselle n'était pas dans la pièce voisine.

—Tais-toi, dit vivement Paul Morgan, je n'ai pas le délire mon ami, tu vas bien le voir.

—Alors tu as cent cinquante mille livres de rente ?

—Non, pas une obole.

—Ton oncle t'a donc déshérité ?

—Non.

—Docteur, à moi! cria de nouveau M. de Courtenay.

Mais Paul Morgan lui prit vivement la main.

—Tais-toi donc, dit-il, et écoute-moi!...

## X

Au bout de cinq jours de délire et de prostration, le baron Paul Morgan croyait encore entendre la voix de son oncle lui parlant de probité et d'honneur et l'engageant à restituer une fortune dont l'origine était souillée.

Il se rappela donc avec une netteté parfaite les paroles du défunt et il dit à son ami M. Léon de Courtenay, dont la stupéur allait croissant :

—Écoute-moi, tu vas voir que je n'ai pas le délire.

Et il lui répéta mot pour mot tout ce que le vieillard lui avait dit avant de mourir.

M. de Courtenay l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Mais un sourire glissait sur ses lèvres.

—Mon ami, dit-il enfin, tout cela est absurde.

—Absurde! exclama le baron.

—Sans doute.

—Ce n'est plus moi qui suis fou, c'est toi, dit encore Paul Morgan.

—Oh! tu crois!

—Je te dis que la fortune que mon oncle me laisse est une fortune volée.

—Soit.

—Et tu me trouves absurde de vouloir la restituer ?

—Parfaitement.

—Mais tu es un homme d'honneur, pourtant, et je ne comprends pas...

—Je suis un homme d'honneur et un homme de bon sens, dit M. de Courtenay avec calme.

—Oh!

—Et si tu veux bien mettre à m'écouter la patience dont je viens de te donner l'exemple, je te le prouverai aussi clairement que deux et deux font quatre.

Paul Morgan regardait son interlocuteur avec une sorte d'effarement.

—Parle, dit-il enfin.

—Voyons, mon ami, reprit M. de Courtenay, le meilleur moyen de voir clair, c'est de récapituler les événements et de procéder par ordre.

Je n'ai pas lu la lettre de ton oncle que nous n'avons pas ouverte encore, mais je puis te réciter ce qu'elle contient.

—Ah! fit le baron de plus en plus stupéfait.

—Sans doute. Suis bien mon raisonnement. Ton père était un honnête homme, ton oncle un honnête homme, toi aussi; mais ton grand-père était un **gredin**. Passons. Le gredin en question a volé une fortune, je te l'accorde. Comment? Cela m'est tout à fait indifférent. Lui a-t-on confié de l'argent qu'il n'a pas rendu? Pent-être. A-t-il assassiné quelque pauvre diable qui avait sur lui un portefeuille gonflé de billets de caisse? Rien ne s'y oppose.

Cependant, avant cette précieuse confiance que ton brave homme d'oncle t'a faite avant sa mort, il était de notoriété publique que ton grand-père avait gagné un ou deux millions dans les fournitures des armées.

—Je te l'accorde, dit le baron qui ne savait réellement pas où son ami en voulait venir.

M. de Courtenay continua;

—A la gredinerie près, l'histoire de ton grand-père est celle d'un Juif devenu un banquier célèbre. La Révolution éclate: un émigré qui fuit la guillotine lui confie cent mille francs. Suis-tu mon raisonnement ?

—Parfaitement.

—Le juif fait ses affaires; il est laborieux, intelligent, il est honnête. Avec les cent mille francs de l'émigré, il gagne un million, puis deux, puis trois. L'émigré revient et réclame son argent :

—Voilà quinze cent mille francs, dit le juif. — Non, répond l'émigré, je vous ai prêté cent mille francs seulement : rendez-les-moi, nous sommes quittes."

Et l'émigré avait raison.

—Mais que prouve cette histoire ? demanda le baron Paul Morgan.

—Ceci : ton grand-père était un gredin, soit ; il a volé cent mille francs, très-bien ; mais il a gagné trois millions. Donne cent mille francs aux pauvres, double et triple cette somme si bon te semble, mais ne va pas plus loin.

Le baron secoua la tête.

—Ton raisonnement, dit-il, est spécieux, et il satisfait même certaines consciences indépendantes, mais la mienne le repousse.

—Tu es fou.

—Soit ; mais mon oncle m'a ordonné, en mourant, de restituer : je ne garderai pas un sou de cette fortune.

—Alors, mon cher, dit M. de Courtenay, il faut être logique jusqu'au bout.

—Fait-il ?

—La fortune que tu as mangée avait la même source.

—Hélas ! oui.

—Et tu as un créancier inconnu auquel, si tu es un honnête homme, tu vas ce qui te reste, c'est-à-dire nos six mille livres de rente.

—Je le ferai, dit simplement le baron.

—En outre, tu devras, pour être logique, travailler toute ta vie pour reconstituer cet héritage évanoui et le restituer pareillement tôt ou tard.

—Mon beau-père futur m'associera à ses affaires, répliqua Paul Morgan.

—Si tu n'étais idiot, tu serais sublime, dit alors M. de Courtenay avec un accent d'ironie. Voyons maintenant à qui tu dois cette restitution.

—Je l'ignore.

—Mais la lettre de ton oncle te l'indiquera.

—Oui.

—Eh bien, je vais la chercher, nous verrons bien.

M. de Courtenay fit deux pas vers la porte : mais au moment d'en franchir le seuil, il se retourna :

—Encore une question, cher ami, dit-il.

—Voyons.

—Nous avons supposé que ton grand-père avait simplement volé une somme plus ou moins importante qui était l'origine de sa fortune.

—Oui.

—Mais rien ne nous empêche de penser qu'il a, pour se procurer cet argent, assassiné un monsieur.

—Eh bien ? fit le baron en baissant la tête.

—Supposons alors que le monsieur n'ait pas eu d'enfant et qu'il n'ait laissé aucun héritier.

—Après ?

—C'est donc à l'Etat, qui est au besoin l'héritier de tout le monde, que tu restitueras.

—Oui.

—Ma foi, mon ami, dit M. de Courtenay, Bayard n'était qu'un homme de tiède vertu auprès de toi, et je t'admire.

Sur ces mots, M. de Courtenay partit d'un éclat de rire et se dirigea vers la chambre du défunt.

Les indications données par le vieillard à son neveu étaient exactes.

M. de Courtenay trouva tout de suite la fameuse lettre. Elle était volumineuse et enfermée dans une large enveloppe grise qui portait cette suscription :

*A mon neveu, Paul Morgan, avec prière d'ouvrir cette lettre quinze jours après ma mort.*

—Donc, dit M. de Courtenay en souriant, mon ami Paul est plus riche qu'il ne croit. Il a quinze jours devant lui, et quand on a quinze-jours de réflexion, on ne renonce pas à cent cinquante mille livres de rente, surtout quand je suis là, moi !...

## XI

Quarante-huit heures après, à quatre heures du matin, l'express de Limoges à Paris entra en gare avec M. le baron Paul Morgan et son ami Léon de Courtenay.

Le coupé de ce dernier les attendait.

—Mon bon ami, dit le viveur, jusqu'à présent j'ai un peu prêché dans le désert et je ne t'ai pas convaincu ; mais j'espère que les huit jours qui nous restent te donneront le temps de réfléchir encore.

Le baron ne répondit pas.

—Sais-tu, poursuivit M. de Courtenay, que j'ai fait une singulière réflexion ?

—Laquelle ?

—Ton oncle s'est défié de toi et de lui.

—Comment cela ?

—Il aurait fort bien pu écrire sur cette fameuse lettre : "A couvrir aussitôt après ma mort." Il ne l'a pas fait, il a voulu que tu eusses le temps de la réflexion. Il a pensé que la probité était peut-être par trop chevaleresque, et peut-être a-t-il pensé comme moi, qu'en restituant simplement la somme volée, tu aurais largement accompli ton devoir.

—Ce n'est pas mon opinion, dit froidement le baron qui, depuis deux jours, résistait aux paroles tentatrices de son ami.

—Voyons, cher, poursuivit M. de Courtenay, réfléchis à une chose encore.

—Laquelle ?

—Nous vivons dans le siècle le plus positif, et, comme je te l'ai dit, l'amour sans regret est à peu près impraticable.

—Pauline est riche.

—Oui, mais son père, qui est un brave homme de bourgeois, ne s'est pas mis à pleurer, j'en suis sûr, en apprenant que tu partais pour enterrer ton oncle et recueillir trois millions.

—M. de Valsennes est un honnête homme, dit le baron, et il pensera comme moi.

—Ou comme moi, dit Léon de Courtenay. Et puis, mon cher baron, songe que tu as huit jours devant toi ; par conséquent, ne pensons plus à cette lettre jusqu'au moment où tu devais l'ouvrir.

—Soit, dit le baron.

—En outre, veux-tu un bon conseil ?

—Parle.

—Attends huit jours pour dire un mot de tout cela, soit à ta fiancée, soit à son père.

—Pourquoi ?

—Mais parce que, mon ami, il est toujours temps d'apprendre aux gens qui nous croient riches qu'on est pauvre.

Et comme M. Léon de Courtenay disait cela, son coupé qui était traîné par un trotteur très-vite s'arrêta à la porte de la maison que le baron Morgan habitait rue du Helder.

—J'ai ta parole, n'est-ce pas ? dit-il en lui tendant la main.

—De ne rien dire à Pauline et à son père ?

—Oui. Me la donnes-tu ?

—Soit, répondit le baron.

Et il mit pied à terre et sonna, prenant à la main sa petite valise de voyage.

—Au revoir, dit M. de Courtenay ; je viendrai te demander à déjeuner demain.

Et le coupé repartit.

Le baron monta chez lui.

Le vieil Antoine, qui attendait son maître depuis plusieurs jours, ne dormait que d'un œil, et il accourut à sa rencontre.

Paul Morgan était triste ; mais sa douleur n'était plus bruyante comme au premier jour.

—Mon ami, dit-il à Antoine, je voudrais causer sérieusement avec toi.

Le vieillard, un peu étonné, suivit son jeune maître dans sa chambre à coucher, disant :



—Est-ce que monsieur le baron ne veut pas se mettre au lit ?

— Non, j'ai dormi en chemin de fer et je n'ai plus de sommeil.

Antoine demeurait debout devant son maître et n'osait lui parler de son oncle défunt.

—Antoine, reprit le baron, depuis combien d'années es-tu au service de ma famille ?

—Ma foi, monsieur, répondit le vieillard, j'ai soixante-dix ans bientôt et j'en avais quinze à peine lorsque votre grand-père me prit comme groom. Ça ne s'appelait pas comme ça, il est vrai, mais le métier était le même : je montais derrière le cabriolet, j'accompagnais M. le baron quand il sortait à cheval.

—Et mon grand-père était riche alors ?

—Oui, monsieur.

—Très-riche ?

—Oh ! non pas comme il l'est devenu depuis.

—Vraiment !

—C'est surtout en 1814 que M. le baron a doublé sa fortune en échangeant des terrains considérables qu'il avait aux Champs-Élysées contre des maisons toutes bâties sur le boulevard de Gand.

—Mais enfin, quel chiffre de fortune pouvait-il avoir auparavant ?

—Mon Dieu, monsieur le baron, dit Antoine, aujourd'hui on parle de cent mille francs de rente comme d'une aisance honnête ; mais alors un homme qu'on qualifiait de millionnaire ne l'était pas toujours. Je suis bien sûr que M. le baron votre grand-père n'avait pas plus de sept ou huit cent mille francs quand 1814 arriva.

—C'est bien, Antoine, dit le baron ; je te remercie. Va te coucher, mon ami. As-tu des lettres pour moi ?

—Une seule, arrivée hier par la poste.

Antoine sortit et revint une minute après, un plateau à la main.

Le baron tressaillit en prenant la lettre qui se trouvait dessus. Il avait reconnu une mignonne écriture un peu allongée et qui trahissait une main de femme.

Antoine se retira discrètement, et le baron ouvrit la lettre avec empressement.

Quelle autre femme que Pauline de Valscres aurait pu lui écrire ?

C'était elle, en effet ; mais, dès les premières lignes, l'émo-

tion joyeuse du baron fit place à un froncement de sourcils et à une légère pâleur.

Pauline écrivait :

“ Mon ami,

“ M. Léon de Courtenay s'est chargé de nous apprendre la mort de votre excellent oncle et je partage toute votre douleur.

“ Mais j'espère que vous allez revenir à Paris, et je vous écris en hâte, en quelques mots, d'une main fiévreuse et tremblante, car votre Pauline est tourmentée depuis trois jours et livrée aux plus affreuses inquiétudes.

“ Mon père est parti précipitamment pour Londres lundi soir.

“ Nous étions à table, dans le jardin, causant de vous et de notre bonheur futur. Mon père paraissait être le plus heureux des hommes. Tout à coup on sonne ; un domestique court à la grille et revient avec un homme que je reconnais pour l'employé du télégraphe.

“ Vous pensez bien qu'aujourd'hui que le télégramme est passé dans nos murs, la vue d'une dépêche ne saurait produire une grande émotion.

“ Eh bien, cependant, j'ai eu froid au cœur, et un pressentiment s'est emparé de moi.

“ La dépêche venait de Londres.

“ Mon père a pâli en la lisant.

“—Mon enfant, m'a-t-il dit, il faut que je parte ce soir ; il y va de sommes considérables. J'apprends que mes correspondants de Liverpool et de Dublin viennent de suspendre leurs paiements.

“ J'ai vu mon père livrer souvent ce qu'il appelle des batailles financières et jouer ces parties hasardeuses avec un calme inouï.

“ Cette fois, il a paru comme terrassé. Voici trois jours qu'il est parti et je suis sans nouvelles.

“ Votre PAULINE désolée.”

“ Paul, mon ami, mon mari bientôt, aussitôt que vous serez arrivé, venez, je suis à demi folle de terreur et je me meurs d'inquiétude.

Cette lettre échappa aux mains du baron, et une fois encore la figure grimée de Simon le mendiant traversa son cerveau épouvanté.



Pauline faisait sa promenade dans le jardin.

## XII

La lettre de Pauline de Valserrès n'exagérait rien.

M. de Valserrès était, en effet, parti pour Londres, en proie à une vive agitation.

Ainsi qu'il l'avait dit à son gendre futur, le banquier jouait le jeu des millions avec une grande hardiesse.

Les tranquilles opérations de la banque classique n'allaient point à sa nature fougueuse, et la guerre d'Amérique lui avait fourni l'occasion d'entreprendre, de concert avec deux grandes maisons de banque anglaises, de vastes opérations qui, si elles réussissaient, devaient quintupler sa fortune. Ces deux maisons, dont l'une était à Liverpool, l'autre à Dublin, avaient à Paris, auprès de M. de Valserrès, un représentant unique, de même que le banquier en avait un auprès d'elles. Or, le matin même de ce jour, le banquier avait reçu un télégramme qui lui annonçait qu'une traite considérable lui serait présentée par le représentant de ses correspondants anglais.

À midi, le fondé de pouvoirs avait demandé et reçu neuf cent mille francs.

À six heures du soir, le banquier apprenait la faillite de ses associés.

Il était donc parti avec l'espérance de rejoindre le misérable qui avait ainsi dégarni sa caisse.

L'avait-il retrouvé ?

C'était peu probable. Depuis quatre jours qu'il était parti, M. de Valserrès n'avait pas écrit un seul mot à sa fille.

Comme on le pense bien, le baron Paul Morgan, en recevant la lettre de sa fiancée, n'avait pas perdu une minute, et bien qu'il fût à peine six heures du matin, il envoya chercher une voiture et dit au cocher :

—Mène-moi à Auteuil ; cent sous de pourboire, si tu marches bien.

Le cocher crut avoir affaire à un prince indien, et il le mena d'un train d'enfer.

Il y avait longtemps que Pauline, après une nuit sans sommeil, avait ouvert sa fenêtre quand il parut.

—Mon ami, lui dit-elle, il est arrivé malheur à mon père, cela est certain ; peut-être est-il malade..... peut-être.....

Elle s'arrêta frissonnante, n'osant achever.

—Voulez-vous que je parte pour Londres ? dit vivement le baron.

—Vous feriez cela ? s'écria la jeune fille.

—Enfant, répondit-il, votre père n'est-il pas le mien à présent ?

Cependant le baron ne partit pas sur-le-champ, il passa la matinée toute entière auprès de Pauline.

Ils attendaient le courrier de Londres, qui arrive ordinairement à midi ; et Pauline qui, parfois, se reprenait à respirer, disait :

—Mon père arrivera peut-être aujourd'hui. Il n'aura pas eu le temps de m'écrire.

—Point de nouvelles, bonnes nouvelles, disait Paul, qui ne pensait pas, hélas ! un mot de ce proverbe et que de sombres pressentiments continuaient à assaillir.

Midi arriva : le facteur n'apporta aucune lettre, on ne vit point venir l'homme du télégraphe ; et Pauline se sentit reprise par le désespoir.

Elle était si triste et si touchante en sa douleur, qu'auprès d'elle le baron avait tout oublié, même le serment qu'il avait fait à son oncle mourant.

—Mon ami, disait mademoiselle de Valserrès, partez, je vous en supplie... ramenez-moi mon père.

Le caissier de M. de Valserrès, qui avait la signature de la maison, était venu tous les jours deux fois, et pas plus que Pauline, il n'avait reçu la moindre nouvelle du banquier.

Le baron quitta la jeune fille en lui disant :

—Je prendrai l'express de sept heures ; demain matin, je serai à Londres et je vous enverrai sur-le-champ une dépêche.

Pauline se jeta à son cou.

—Ah ! dit-elle avec un élan d'enthousiasme et d'affection, vous êtes bien l'homme que j'avais rêvé.

Le baron partit.

Il ne s'agissait plus pour lui d'aller à pied par les petits sentiers qui grimpent de la rue de la Source à la rue de l'Assomption, de cheminer lentement en caressant son rêve d'amour. Il s'agissait de regagner Paris au plus vite, de faire à la hâte quelques préparatifs et de partir sur-le-champ.

Ni le baron, ni Pauline n'avaient songé à faire atteler, ce qui eût été fort simple, car il y avait cinq chevaux dans les écuries de la villa.

Paul, en franchissant la grille, descendit la rue de La Fontaine, où on trouve des voitures de place.

Pour cela, au lieu de suivre son chemin habituel, il fallut qu'il se dirigeât tout d'abord vers la rue de la Croix.

Il prit donc machinalement ce chemin, ne se souvenant plus ou plutôt ne songeant pas qu'il allait passer devant cette maisonnette, à l'intérieur de laquelle, un soir, il avait aperçu Simon pleurant agenouillé au pied du lit de sa fille.

Ce ne fut que lorsqu'il fut à dix pas de distance qu'il reconnut le pauvre logis et s'arrêta brusquement.

La maisonnette, à demi cachée par la haie sur laquelle retombaient des grappes de lilas blanc et de chèvrefeuille, était silencieuse.

Le baron fut tenté d'abord de rebrousser chemin, et il serra convulsivement dans ses doigts une corne en corail qui pendait aux breloques de sa montre.

Oserait-il donc passer devant la maison du jettator, dont il ne pouvait plus nier la funeste puissance, car, depuis le jour où il l'avait vu pour la première fois, les malheurs semblaient s'entasser pour lui ?

Et cependant le baron ne prit pas la fuite.

Un autre sentiment que celui de la peur s'était tout à coup emparé de lui.

Un sentiment de curiosité triste et poignante ; et ce ne fut plus le visage sarcastique et douloureusement grimaçant de Simon le mendiant qui passa devant lui, mais bien cette figure pâle et touchante de la jeune fille à l'agonie.

Il lui sembla qu'il entendait encore cette voix si douce et si résignée qui disait :

—Ne pleure pas, père, ne pleure pas !...

La maison était silencieuse, le jardinet aussi ; la fenêtre, ouverte l'autre jour, était fermée....

Le baron sentit son cœur se serrer.

Depuis huit jours qu'il avait passé là, Dieu n'avait-il pas fait un ange du ciel de la pauvre poitrinaire ?

Et Paul Morgan, au lieu de rebrousser chemin, s'avança, et, se dressant sur la pointe du pied, il regarda par dessus la haie.

Alors tout son sang afflua à son cœur.

La jeune fille n'était pas morte.

Elle était dans le jardinet, assise sur un banc, exposée à un chaud rayon de soleil.

Elle était toujours pâle, toujours souffrante, mais il semblait qu'un peu de force lui fût revenu et que la jeunesse se cramponnât à la vie avec une vague espérance de triomphe.

M. Paul Morgan, caché derrière la haie, silencieux, immobile, retenant son haleine, se prit à contempler la pauvre enfant, dont le mal semblait avoir respecté la figure angélique.

Simon n'y était pas.

Si la fenêtre était fermée, la porte était ouverte, et il était facile de voir qu'il n'y avait personne à l'intérieur. Que se passa-t-il alors dans l'esprit et le cœur du baron ?

Peut-être n'aurait-il pu le dire lui-même.

Mais il chercha la porte du jardinet qui était perdue dans la haie, mit la main sur le loquet et entra.

À sa vue, la jeune fille eut un mouvement d'effroi et se leva vivement.

Ne craignez rien, mademoiselle, dit le baron d'une voix émue ; ne craignez rien de moi... je suis un ami...

Et sa voix était empreinte d'une douceur carressante, et il y avait, répandu sur tout son visage, un tel rayonnement de bonté compatissante, que la poitrine se sentit rassurée et qu'elle regarda ce brave jeune homme, qu'elle voyait pour la première fois, comme on regarde un ami.

## XIII

En entrant ainsi dans le jardinet, le baron Paul Morgan avait plutôt obéi à un instinct irréflecti qu'à un raisonnement quelconque.

Il était entré, parce qu'il avait vu la jeune fille mourante, huit jours auparavant, levée et presque convalescente, parce qu'une curiosité ardente l'avait mordu au cœur, curiosité sympathique et qui se nuancait d'un sentiment bizarre et presque impossible à expliquer.

Simon était un jettator, Simon portait malheur ; le baron était payé pour le savoir.

Eh bien, il lui semblait qu'en allant au-devant de cette jettature, il la dominerait, et que, en outre, si le père avait un influence fatale, la fille devait, au contraire, porter bonheur.

Si bon, si parfait que soit un homme, il aura toujours un grain d'égoïsme.

Donc, Paul Morgan était entré dans le jardinet, et la jeune fille avait levé sur lui ses grands yeux mélancoliques, un peu effarés, et dont les bords rougis trahissaient des larmes récentes et de longues heures d'insomnie.

Mais ce n'était pas le tout d'entrer, il fallait encore expliquer sa visite d'une façon plus ou moins plausible.

Heureusement il savait le nom du père.

—Mademoiselle, dit-il, c'est bien ici chez M. Simon ?

—Oui, monsieur, répondit-elle.

—Est-il chez lui ?

—Non, monsieur, mon père est sorti...

—Pensez-vous qu'il revienne bientôt...

—Oh ! monsieur, fit-elle toujours mélancolique, mais avant de se rassurer, mon père est allé à Paris... et il y a loin quand on va à pied...

—J'aurais pourtant voulu le voir, murmura le baron, qui n'en pensait pas un mot et respira plus librement en apprenant que Simon était loin.

Elle le regarda avec une expression de naïf étonnement.

Jamais peut-être une créature quelconque n'avait manifesté le désir de voir son père.

Simon n'avait sans doute jamais affaire à personne.

Le baron ajouta :

—Je suis un de ses amis.

Mais la jeune fille secoua la tête.

—Mon père n'a pas d'amis, monsieur, dit-elle ; nous sommes trop pauvres et trop malheureux pour cela.

Elle dit cela sans amertume, naturellement, avec une tristesse résignée, exempte de reproche.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, dit le baron, votre père a... des amis... ou plutôt des gens qui s'intéressent à lui... et à vous....

Une légère rougeur empourpra les joues pâles de la jeune fille.

—Vous paraissez bon, monsieur, dit-elle et je ne vois pas quel intérêt vous auriez à vous railler de moi.

—Oh ! mademoiselle, fit Paul avec chaleur, une telle pensée...

—Vrai, reprit-elle, il se pourrait que quelqu'un s'intéressât à mon père...

—Moi, mademoiselle, et à vous aussi...

—Oh ! moi, fit-elle toujours avec cet accent de douleur résignée, je n'aurai bientôt plus besoin ni de soins ni d'amitié.

Mais je mourrais bien heureuse, monsieur, ajouta-t-elle avec une animation subite, si je savais que quelqu'un veillerait sur mon père quand je ne serai plus auprès de lui.

Le baron, en présence de cette douleur, de cette tranquil-

lité, pour ainsi dire stoïque, se sentait ému jusqu'aux larmes.

Il osa prendre la main de la jeune fille et lui dire :

—Mais, mademoiselle, vous n'êtes pas aussi malade que vous le croyez... vous allez beaucoup mieux qu'il y a huit jours...

—Oui, dit-elle, je vais mieux aujourd'hui, puis demain j'irai plus mal... et cela ira ainsi jusqu'à la fin...

—Oh !

—Mais comment savez-vous, monsieur, ajouta-t-elle, que j'allais plus mal il y a huit jours ?

—Ne vous ai-je pas dit que je m'intéressais à vous ? Eh bien, un soir j'ai passé là, dans la ruelle... j'ai entendu des sanglots... je me suis approché... j'ai regardé par la fenêtre ouverte... vous étiez au lit... et votre père pleurait...

—Pauvre père ! dit-elle. Ah ! monsieur, il a tant souffert déjà, que Dieu devrait bien le prendre en pitié !

Elle s'exprimait avec cette aisance et cette pureté d'expression qui trahit une éducation première.

—Sans doute, dit le baron, vous avez éprouvé des revers... de fortune ?

—Hélas ! monsieur, répondit-elle, ma pauvre mère avait une toute petite dot ; elle est morte en me donnant le jour... et longtemps mon père a travaillé comme il a pu, pour ne pas toucher à cet argent... mais il n'avait pas de chance depuis sa jeunesse... il a des cheveux blancs aujourd'hui ; rien ne lui a réussi, il n'a jamais pu rester nulle part et conserver le moindre emploi.

J'ai longtemps travaillé, moi, avant de tomber malade ; mais les travaux d'aiguille sont si peu payés... et puis, le mal m'a pris... Oh ! je sais que je suis perdue... et si je ne devais pas laisser mon pauvre père derrière moi...

Elle essuya une larme, et regardant encore le baron :

—Mais qui êtes-vous donc, vous, monsieur, qui paraissez si bon, et qui vous intéressez à mon pauvre père ?

—Oh ! répondit Paul, mon nom ne vous apprendrait pas grand'chose, mademoiselle. Je vous l'ai dit, j'ai passé par ici un soir... je vous ai vue souffrante, j'ai entendu votre père sangloter... N'est-ce pas une explication suffisante de l'intérêt que vous m'inspirez ? Aussi, ajouta le baron, si vous vouliez me permettre de vous être utile...

Elle rougit, et le baron sentit qu'il y avait une grande fierté sous cette misère navrante.

—Je suis un peu médecin, se hâta-t-il de dire encore ; mais je suis surtout l'ami d'une célébrité, d'un grand homme de science, qui vous donnerait ses soins avec joie.

—A quoi bon ? dit-elle. Le médecin des pauvres, qui est venu me voir il y a un mois, ne vous l'a pas caché : je suis perdue.

—On n'est jamais perdue, quand on est jeune, dit le baron.

—Vous parlez comme mon pauvre père, dit-elle. Tenez, aujourd'hui, il est allé à Paris solliciter mon admission dans un hospice. La femme du jardinier d'à côté, qui est bonne pour nous, lui a mis cela en tête ; et il est parti. Mais c'est difficile, dit-on, et il faut être protégé. Et puis, mourir pour mourir, j'aimerais mieux m'éteindre ici... au soleil, sous ces arbres, au milieu de cette verdure, qui est l'opulence des pauvres gens...

—Cette maison est à vous, n'est-ce pas ? dit le baron, qui voulait à tout prix distraire la pauvre créature de ses idées de mort.

—Non, monsieur, dit-elle, mon père l'a louée pour un an lorsqu'on lui a dit que peut-être le grand air ne ferait du bien.

Il a consacré nos dernières ressources à payer le loyer, et l'année sera bientôt finie, et il faudra nous en aller... Mais je serai peut-être morte avant... Qui sait ?...

Et dans ces dernières paroles il y avait comme une sombre espérance.

—Mademoiselle, dit le baron, je suis obligé de retourner à Paris, et je vais même m'absenter pour deux ou trois jours. Est-ce que vous ne me permettez pas de vous envoyer mon médecin ?

Elle ne répondit pas. Il lui prit la main et dit encore :

— Aussitôt de retour, je viendrai vous voir... Mais dites-moi, ne me considérez-vous pas, dès aujourd'hui... comme... votre ami ?...

Elle le regardait toujours et paraissait chercher l'explication de ces derniers mots.

— Puisque je m'intéresse à votre père... puisque....

Il avait le mot de *secours* aux lèvres, mais il n'osa le prononcer...

Et il reprit un peu brusquement :

— Je vous enverrai mon médecin.

Il serra la main de la jeune fille, une pauvre petite main amaigrie et presque diaphane.

— Adieu, dit-il, au revoir... Comment vous appelez-vous ?

— Marthe, dit-elle.

— Et votre père s'appelle bien M. Simon ?

— Oui, fit-elle d'un signe de tête, il n'a pas d'autre nom.

Quelques minutes après, le baron descendait la rue de la Croix en se disant :

— Je leur enverrai Courtenay, il leur fera accepter ce qu'elle m'eût certainement refusé aujourd'hui. Pauvre enfant !...

Et le baron Paul Morgan, en dépit de ses préoccupations personnelles, du désespoir de sa Pauline adorée, de l'inquiétude où il était lui-même touchant M. de Valserras, le baron se sentait le cœur allégé, et il lui sembla qu'un coin de ciel bleu se montrait dans l'horizon de son avenir assombri.

#### XIV

A mesure qu'il s'éloignait de la maisonnette, Paul Morgan revenait peu à peu à un sentiment de réalité plus poignante et plus personnelle.

Il songeait à lui-même, ou plutôt à Pauline, cet autre lui-même, qu'il avait laissée dans les larmes ; à M. de Valserras, dont on était sans nouvelles, et enfin à son départ pour Londres.

Néanmoins, il n'oubliait pas la fille de Simon, et même une pensée égoïste se mêlait à sa philanthropie.

— En admettant, disait-il, que Simon m'ait porté malheur, en devenant le sauveur de sa fille, je paralyse cette néfaste influence.

Le baron atteignit, en faisant toutes ses réflexions, la rue de La Fontaine, monta dans un fiacre et indiqua le No 7 du boulevard Malesherbes au cocher.

Il était quatre heures à peine ; le baron avait du temps devant lui, puisque l'express de Londres ne partait qu'à sept. Or, tandis que le fiacre roulait, Paul Morgan se disait :

— Léon est un original, un faux sceptique, il sera ravi d'avoir à s'occuper de cette pauvre fille.

M. de Courtenay habitait le No 7 du boulevard Malesherbes, et c'était chez lui que le baron se faisait conduire, avec la certitude de le rencontrer, car son ami rentrait chaque jour entre quatre et cinq heures pour faire sa toilette et aller dîner.

M. de Courtenay venait de rentrer, en effet, lorsque Paul arriva.

— Comment, mon cher bon, s'écria-t-il, je te revois déjà ! Il paraît que tu mords à mes conseils, hein ?

A ces mots, Paul Morgan tressaillit et songea à l'héritage de son oncle.

— Ma foi, continua Léon de Courtenay, je te croyais bien tranquillement à Auteuil, occupé à roucouler sous les arbres, au bras de ta fiancée.

— Mon ami, dit le baron, je savais te trouver chez toi, et je viens te demander un service.

— Ah ! ah !

— Je t'ai parlé de Simon, n'est-ce pas ?

— Le jettator ? Oui.

— Et de sa fille ?

— Est-ce qu'elle est morte ?

— Non, et je voudrais la sauver, ou du moins adoucir ses derniers jours.

— Voyons, explique-toi un peu plus clairement.

Le baron n'avait pas de meilleure explication à donner que de raconter simplement à M. de Courtenay ce qu'il avait fait en sortant de chez M. de Valserras, et comment il avait eu un entretien avec Marthe Simon.

— Compris, dit M. de Courtenay, je vais trouver notre ami le docteur M..., je l'emène à Auteuil, je me présente de ta part, et je parviens à faire accepter ce que tu n'as osé offrir, c'est-à-dire de l'argent, dans cette maison où on manque de tout.

— C'est tout à fait cela, dit le baron.

— Puis, continua M. de Courtenay, en revenant, je passe chez toi... et te rends compte de ma mission, en ambassadeur fidèle que je suis.

— Quant à cela, tu pourras t'en dispenser demain, dit le baron.

— Pourquoi ?

— Je ne serai pas à Paris, je pars ce soir,

Cette fois M. de Courtenay regarda Paul.

— Ah ça ! mais, au fait, dit-il, je te trouve la mine un peu renversée. Qu'as-tu donc ? Es-tu en froid avec elle ?

— Pauline m'adore.

Et tu pars ?

— Pour elle.

— Je ne comprends pas, dit M. de Courtenay.

— Tu es mon ami, je n'ai pas de secrets pour toi, je vais donc t'avouer tout ce qui nous arrive.

Et Paul, dont la voix était de plus en plus émue, confia à M. de Courtenay l'angoisse de sa chère Pauline et le désastre probable de M. de Valserras.

L'impitoyable sceptique l'écouta froidement, sans émotion, comme il eût écouté la lecture d'un roman.

— Tout cela est très fâcheux, mon ami, dit-il enfin, car voilà tes petites combinaisons de vertu légèrement endommagées.

— Comment cela ? demanda Paul Morgan qui tressaillit de nouveau.

— Hier, tu me disais : " Mon beau-père est riche, il m'associera à ses affaires, et je regagnerai la fortune dissipée, et je la restituerai, avec celle de mon oncle, à ces malheureux affissi touchants qu'inconnus." As-tu dit cela ?

— Sans doute.

— Voici que ton beau-père me fait l'effet d'un homme ruiné. Tu l'es aussi, volontairement du moins ; ta femme donnera des leçons de piano, n'est-ce pas ?

Le baron passa la main sur son front.

— Tais-toi, dit-il, ne raille pas.

— Voilà que tu ne t'en tiens pas là, mon bon ami, poursuivit M. de Courtenay toujours moqueur ; voici que tu deviens philanthrope, bienfaiteur de l'humanité, et que tu entreprends la guérison des filles poitrinaires.

Le baron courba la tête.

— Mais, malheureux, acheva Léon avec un accent de raillerie cruelle, avec quoi vas-tu faire tout cela ? Avec quel argent voyageras-tu, puisque ta chevaleresque probité te condamne à ne plus rien avoir, et que la dot de ta femme va probablement se réduire au bilan que son père déposera un de ces jours ?

— Oh ! tu me rends fou ! s'écria Paul qui, en effet, prit sa tête à deux mains, comme s'il eût été frappé de la foudre.

Leon de Courtenay lui tendit la main :

— Tu as sept jours devant toi pour réfléchir, dit-il. Va-t-en à Londres, repêche ton beau-père et reviens. Pendant ce temps le ciel t'inspirera.

Le baron secoua la tête :

— Mon ami, dit-il, il est un proverbe vraiment français :

*Fais ce que dois...*

— Et advienne que pourra ! dit Léon de Courtenay.

— Pauline pauvre m'aimera pauvre.

— Tarare !

—Pauline est un cœur d'or.

—Soit, mais en t'épousant, elle songera quelque peu au prince Arochènes, ce Russe-Allemand qui avait trente-deux millions de terres et de paysans, et qu'elle a refusé, il y a six mois.

Ces derniers mots tombèrent sur le cœur du baron comme un flot de lave enflammée.

—Tais-toi, dit-il, tais-toi. Dussé-je renoncer à Pauline, je rendrai... Adieu...

Et Paul Morgan sortit précipitamment.

Une nouvelle émotion l'attendait chez lui, sous la forme d'une lettre portant le timbre de Londres.

Ce fut avec un horrible serrement de cœur qu'il l'ouvrit ; on aurait dit qu'à travers l'enveloppe il en avait deviné le contenu.

Cette lettre était de M. de Valserrès.

" Monsieur le baron,

Si vous vous étiez présenté un mois plus tôt, vous seriez heureux et ma fille aussi. La destinée ne l'a pas voulu. Je suis ruiné ; peut-être même, si je ne trouve à vendre dans les quarante-huit heures les terrains que j'ai au Trocadéro et l'hôtel que nous habitons aux Champs-Élysées, serai-je obligé de suspendre mes paiements.

Vous ne pouvez pas courir le risque d'épouser la fille d'un failli, et je vous rends votre parole.

Croyez à tous mes regrets.

Votre désolé, mais résigné,  
VALSERRES."

Paul tomba à la renverse, et le vieil Antoine, en accourant, le trouva évanoui.

## XV

Il était dit que M. Léon de Courtenay, même sans le vouloir, se trouverait mêlé perpétuellement à l'existence du baron Paul Morgan.

Quand ce dernier fut sorti précipitamment de chez lui, le viveur se dit :

—Je ne voudrais pas jouer le rôle de l'esprit tentateur ; mais je suis de mon siècle, et je n'aime pas ma génération.

Rendre quelque chose, c'est bien ; mais rendre tout, c'est absurde.

C'est pour cela que je m'acharne après mon malheureux ami, car sans moi, il fera sottise sur sottise.

Au reste, continua M. de Courtenay tout en ajustant son nœud de cravate devant une glace ; au reste, je crois que je gagne du terrain ; à la façon dont il est sorti tout à l'heure, je suis bien sûr qu'il va commencer à réfléchir.

M. de Courtenay jeta ensuite un coup d'œil sur la pendule de son cabinet de toilette.

—Cinq heures, se dit-il, je ne dîne qu'à sept, et chez Arthur, tout en haut des Champs-Élysées. Que faire de ces deux heures ?

Je ne veux pas aller au club, où je me laisserais mettre à une table d'écarté. Les parties de l'absinthe en cinq points et cinq mille francs ne me plaisent guère...

Tiens, si je commençais mon rôle de philanthrope ?...

Et M. de Courtenay songea à la jeune fille poitrinaire que lui avait recommandée le baron.

Il mit une vingtaine de louis dans sa poche et sonna.

—Jean, dit-il à son valet de chambre, dis au cocher d'atteler *Souveraine* au coupé ; elle est beaucoup plus vive que *Ramboche*, et je veux faire beaucoup de chemin en peu de temps.

En effet, *Souveraine* était une trotteuse russe qui avait battu tous les chevaux irlandais et français, sur tous les hipodromes de courses attolées.

Du boulevard Maiesherbes à Auteuil, M. de Courtenay avait calculé qu'il ne lui faudrait pas plus de douze à quatorze minutes, par la rue de Moray et le Trocadéro.

Ce chemin qui est évidemment le plus court, est cependant le moins fréquenté ; les cochers de fiacre prennent les quais, les voitures de maître vont chercher l'ancienne avenue de

Saint-Cloud ; personne ne songe à traverser Passy, si ce n'est les gens qui ont une longue pratique de ces différentes voies.

Aussi, entre les Champs-Élysées et le Trocadéro, la rue de Moray est à peu près sans voitures, comme elle est à peu près sans maisons.

Ce qui fait qu'involontairement, si une voiture en dépasse une autre, il y a un regard de curiosité échangé, soit entre les cochers et plus encore peut-être entre les hôtes des deux voitures.

*Souveraine*, qui courait à se flanquer des coups de genou dans les naseaux, eut bientôt dépassé un modeste fiacre à deux biques bretonnes qui montait au pas, conduit par un de ces cochers endormis, paresseux et grossiers, qui ne sont pas le plus joli souvenir de l'Exposition.

Comme un cheval ardent passait auprès de lui, l'automédon crasseux ne pouvait manquer de faire claquer son fouet à tour de bras.

C'est si agréable d'embêter un bourgeois, et si, d'aventure, son cheval s'emporte et brise la voiture contre une borne ou un bec de gaz, franchement c'est une petite satisfaction qu'on aurait tort de se refuser.

En entendant le fouet, *Souveraine* précipita sa course.

M. de Courtenay eut un mouvement de colère ; il mit la tête à la portière pour regarder l'insolent, et machinalement son regard pénétra à l'intérieur du fiacre.

O surprise ! un homme que M. de Courtenay connaissait beaucoup et dont il avait parlé cinquante fois par jour depuis une semaine, un collègue du club, un ami du turf, M. de Valserrès, en un mot, était dans cette humble voiture.

M. de Valserrès, le père de Pauline, celui qu'à cette heure même le baron Paul Morgan s'appropriait à aller chercher à Londres.

M. de Courtenay tira violemment le cordon de soie bleue qui correspondait au petit doigt de son cocher.

Celui-ci maîtrisa son cheval et s'arrêta.

Le fiacre continuait à monter, et l'automédon à faire claquer son fouet sur les côtes saillantes de ses deux pauvres petites rosses.

Alors M. de Courtenay descendit et alla à la rencontre du fiacre.

Le cocher s'appropriait à l'insulter, quand il s'aperçut que M. de Courtenay en avait à son voyageur, et il rentra ses injures dans sa gorge.

M. de Courtenay ouvrit la porte du fiacre, et M. de Valserrès fit alors un mouvement de surprise et parut sortir d'une préoccupation profonde.

—Cher ami, dit le jeune homme, vous êtes donc de retour de Londres ?

A ces mots, M. de Valserrès tressaillit.

—Vous savez que je suis allé à Londres ? dit-il.

—Parbleu, dit Léon de Courtenay, la preuve en est que j'ai quitté il y a une heure votre gendre futur, qui doit prendre le train de sept heures pour aller vous y chercher. Votre fille est dans une inquiétude mortelle ; enfin, mon cher bon, je suis au courant de tout, et vous me le pardonnerez quand vous saurez que je suis le meilleur ami du baron.

M. Léon de Courtenay avait prononcé tout cela avec une volubilité telle que M. de Valserrès n'aurait pu lui répondre s'il l'eût voulu.

Mais le banquier n'y songea même pas.

Et M. de Courtenay put remarquer alors que les traits de M. de Valserrès étaient profondément altérés, que ses cheveux avaient grisonné et qu'il ressemblait à un vieillard.

—Ah ! vous savez tout cela ? dit-il en attachant sur M. de Courtenay un œil atone.

—Je vais à Auteuil, moi aussi, dit le jeune homme ; renvoyez votre fiacre, je vais vous mettre chez vous, et vous embrasserez votre fille un quart-d'heure plus tôt.

En même temps il le prit par le bras et le fit sortir du véhicule.

M. de Valserrès paraissait n'avoir qu'une volonté relative.



Il monta dans le coupé de M. de Courtenay, et celui-ci lui dit alors :

— Il paraît que vous avez été pincé avec les Anglais.

— Mon ami, répondit alors le banquier qui parut sortir de son atonie, je ne vous le cacherai pas plus longtemps, je suis ruiné.

Hier matin, j'ai voulu me brûler la cervelle ; mais j'ai songé à ma fille ; et puis, j'ai voulu examiner froidement ma situation.

S'il ne m'arrive une dernière catastrophe, je sauverai mon honneur.

— De quelle catastrophe parlez-vous ?

— J'avais une dizaine de millions il y a huit jours ; il ne me reste plus un obole, voilà mon bilan. Mais je payerai tout si j'en ai le temps.

Je viens de passer deux heures avec mon caissier ; il a en caisse un million ; avec cette somme il peut faire face à tout pendant huit jours.

J'ai pour plus d'un million de propriétés, exemptes d'hypothèques, terrains ou maisons. Si j'ai huit jours devant moi, je trouverai huit ou neuf cent mille francs pour rembourser lord H..., et je serai sauvé ; je liquide alors peu à peu et je me retirerai des affaires sans un sou, mais en honnête homme.

— Qu'est-ce que lord H... ?

— Un original qui a versé dans ma caisse huit cent mille francs qu'il peut exiger dans une heure. Il n'est pas à Paris, il est à Cannes, et c'est ce qui me rassure. Mais supposez que lord H... arrive ce soir, qu'il apprenne mon désastre et qu'il passe au guichet de ma caisse, demain je suspends mes paiements et je suis perdu.

— Bah ! fit M. de Courtenay, et votre gendre ?

— Je n'ai plus de gendre, dit M. de Valserras, j'ai écrit au baron une lettre qu'il a reçue sans doute ce matin pour lui reprendre ma parole.

— Ce matin, mon cher ami, Paul était à Auteuil auprès de votre fille qu'il adore ; et ce soir, il partirait pour Londres si je ne vous avais rencontré.

Il y a huit jours, vous aviez des millions et il était ruiné, lui avez-vous refusé la main de votre fille ?

Le banquier tressaillit.

— Aujourd'hui, continua M. de Courtenay, Paul a cent cinquante mille francs de rente, et il vous rendrait votre parole ? Ah ! vous ne le connaissez pas...

Le coupé de M. de Courtenay entra alors dans la rue de la Croix.

— Tenez, mon cher bon, dit le viveur, vous ferez bien un bout de chemin à pied, n'est-ce pas ? Nous causerons sérieusement et raisonnablement.

Et il fit arrêter.

## XVI

— D'abord, dit M. Léon de Courtenay en mettant pied à terre, je ne suppose pas que vous vouliez que mon ami Paul aille vous chercher à Londres, tandis que vous êtes à Paris ?

— Non, certes, dit le banquier.

— Par conséquent je vais lui écrire un mot.

Il tira de sa poche un carnet, en déchira une feuille et écrivit dessus :

« Mon ami,

« Tu es de retour de Londres, ce qui veut dire que M. de Valserras est revenu.

« Non-seulement il est revenu de Londres, mais encore il est revenu sur sa première décision, comme on dirait, avec calembour, dans un vaudeville ; si tu veux venir à Auteuil, tu seras bien reçu.

« LEON. »

M. de Courtenay tendit ce billet au banquier.

— Mais, dit celui-ci, je veux pas maintenant lui donner ma fille.

— Bah ! répondit Léon, vous allez voir que, dans le bout de chemin que nous allons faire à pied, je vais vous prouver que vous ne sauriez faire autrement. Ah ! pardon, j'ai un post-scriptum à ajouter.

Et, en effet, il écrivit ces deux lignes au-dessous de son nom :

« Surtout n'oublie pas nos conventions, et la parole que tu m'as donnée en chemin de fer. »

— Qu'est-ce que cela ? demanda M. de Valserras qui machinalement, lisait par-dessus l'épaule de Léon de Courtenay.

— Oh ! dit celui-ci en riant, c'est un pari que nous avons fait. On vous mettra au courant un peu plus tard.

Puis il plia le papier en quatre et le donna à son cocher.

— Tu vas courir rue du Helder, lui dit-il, chez M. le baron Morgan. Si tu ne le trouves plus, tu iras à la gare du Nord et tu te placeras en sentinelle dans la salle d'attente. Le baron doit partir par l'express de sept heures, et tu lui remettras ce billet.

Le cocher prit le billet, tourna bride et partit.

Alors Léon de Courtenay passa familièrement son bras sous celui du banquier.

— Mon cher bon, lui dit-il, où en étiez-vous tout à l'heure ?

— Je ne sais plus, dit M. de Valserras dans l'âme agitée de qui cette gaieté insouciance de son interlocuteur apportait un peu de calme.

— Ah ! oui, dit Léon, j'y suis. Vous avez écrit à Paul ?

— Oui.

— Pour lui dire qu'étant ruiné vous lui retirerez votre parole ?

— Je ne puis faire autrement.

— Avez-vous consulté votre fille ?

— Non, puisque je ne l'ai pas vue encore, mais elle pensera comme moi.

— Tarare ! dit M. de Courtenay, votre fille aime Paul et Paul aime votre fille.

— Hélas !

— Votre fille vous dira : Mon père, Paul est riche et cela lui sera bien égal que je n'aie pas de dot.

— Mais, mon ami, dit M. de Valserras avec émotion, vous oubliez toujours une chose.

— Laquelle ?

— C'est que, non-seulement, je suis ruiné, mais que je puis être en faillite dans deux jours.

— Oui, si lord H... vous réclame son argent.

Le banquier fit un signe de tête affirmatif.

— Mais lord H... est à Cannes, il ne reviendra point pour cela.

— Qui sait ?

— Ensuite, dit M. de Courtenay, ne m'avez-vous pas dit que la vente des terrains que vous avez au Trocadéro produirait un million ?

— A peu près, mais... après la purge légale, c'est-à-dire dans les quatre mois qui suivront la vente.

— Alors ce n'est pas une chose que vous oubliez, c'est deux.

— Voyons la seconde alors ? fit M. de Valserras avec étonnement.

— Votre gendre futur vient d'hériter de trois millions. Pensez-vous qu'il vous laissera dans l'embarras pour huit cent mille francs ?

— Oh ! balbutia le banquier, vous avez réponse à tout, en vérité.

Et il garda dès lors le silence ; mais il précipita le pas, tant il avait hâte d'arriver et de revoir sa fille.

Comme ils s'enfonçaient dans ce dédale de petites ruelles de verdure que nous avons déjà décrit, Léon de Courtenay lui dit encore :

— Maintenant, mon cher bon, que vous envoyez les choses sous un point de vue moins noir, laissez-moi vous donner encore un conseil.

— Parlez.

— Votre fille ne sait rien. Ne l'attristez pas ce soir ; il sera toujours temps de lui apprendre la vérité.

— Vous avez raison, dit M. de Valserras.

Comme tous les gens qui ont été mêlés aux grandes affaires le banquier avait beaucoup de puissance sur lui-même ; u

savait se donner au besoin, et en présence d'un immense désastre, un visage impassible et un sourire de sphinx.

Comme il arrivait à la grille de sa villa, il entendit un cri de joie.

C'était Pauline qui l'avait aperçu d'une fenêtre d'où elle explorait le chemin à toute heure depuis son départ.

Quelques secondes après, elle était dans les bras de son père.

Puis, le premier moment d'épanchement calmé, elle songea à son fiancé.

—Ah ! mon Dieu, dit-elle, et Paul qui va te chercher à Londres, cher père.

Alors M. de Courtenay, qui s'était tenu discrètement à l'écart, s'approcha.

—Rassurez-vous, mademoiselle, dit-il, je l'ai prévenu.

—Vous l'avez vu ? dit Pauline toute rougissante.

—Je lui ai écrit, mademoiselle ; et ajouta Léon en souriant, il ne serait pas impossible qu'il fût ici dans une heure.

—Vous dînez avec nous, Léon ? dit M. de Valserrès.

—Parbleu ! répondit le viveur ; vous avez trop besoin de moi pour que je vous abandonne.

Et il entra sans plus de façon dans le jardin.

Mais, comme il montait les marches du perron, un souvenir traversa son esprit :

—Et la poitrinaire, pensa-t-il, la protégée de mon ami Paul, que j'oublie. Ah ! bah ! je n'irai pas ce soir... je n'aurais qu'à rencontrer Simon... et ils diraient, eux, que cela me porterait malheur.

Sur cette réflexion mentale, M. Léon de Courtenay se mit à rire.

Mais le banquier, au bras de qui Pauline se suspendait, montait devant lui, et il ne vit point ce sourire plein de scepticisme et d'ironie qui arquait les lèvres du viveur.

## XVII

L'émotion éprouvé par M. le baron Paul Morgan à la lecture de cette lettre de rupture, que M. de Valserrès lui écrivait de Londres, avait, nous l'avons dit, déterminé un évanouissement.

Au bruit de son corps s'affaissant sur le parquet, le vieil Antoine était accouru.

Il releva son maître, lui fit respirer des sels anglais, lui frotta les tempes avec de l'eau de Cologne et du vinaigre, et, en quelques minutes, il parvint à le rappeler à lui.

Si une heure auparavant Paul était déjà décidé à partir pour Londres, il devait l'être bien plus encore maintenant.

Il ne s'agissait plus seulement d'aller à la recherche du banquier, il fallait le faire revenir sur sa détermination première.

—Pauline ou la mort, se dit-il.

Le temps marchait, l'heure du départ approchait.

Ce ne fut que sur les instances répétées de son vieux serviteur que le baron consentit à prendre quelque nourriture avant son départ.

Tandis qu'il avalait quelques bouchées à la hâte, Antoine alla chercher une voiture, et il n'y avait pas trois minutes qu'il était parti lorsqu'on sonna.

Le baron se leva et alla ouvrir.

Un jeune homme qui lui était inconnu, et qui portait sous son bras une serviette en maroquin noir, le salua, avec la déférence qu'on accorde à un homme riche.

—Monsieur le baron, dit-il, je suis le maître clerc de maître Ladmirault, notaire, rue de la Chaussée-d'Antin.

—Monsieur, répondit le baron, si vous venez pour affaire, je vous prierai de remettre votre entretien à huitaine, comme on dit au palais ; vous voyez un homme qui part dans dix minutes.

—C'est cinq minutes de plus qu'il ne me faut, dit le jeune homme.

En même temps il présenta une lettre à Paul Morgan. Le baron prit la lettre avec quelque impatience et pria le maître clerc de le suivre dans son cabinet.

La lettre, écrite tout entière de la main de maître Ladmirault, était conçue en ces termes :

“ Monsieur le baron,

Feu M. le baron Morgan, votre oncle et mon client, a déposé chez moi, il y a quatre ans, une somme de onze cent mille francs provenant de la vente de divers immeubles. Cette somme importante m'avait été confiée par votre oncle avec mission de l'employer en obligations hypothécaires.

Elle avait été, selon ses désirs, placée en première inscription sur de vastes constructions évaluées à cinq millions, et affectées à l'usine de MM. Baül et Tompson, les grands métallurgistes de la Villette.

La ville, pour travaux d'utilité publique, ayant exproprié ces messieurs, et le jury leur ayant alloué une indemnité considérable, ils ont désiré rembourser, et je viens vous demander quelle destination nouvelle je dois donner à cette somme, mon confrère de Salbris m'ayant écrit que vous étiez l'unique héritier de M. le baron Morgan.

Veuillez agréer, etc.

LADMIRAULT.”

Le baron prit une plume et écrivit au bas de la lettre ces simples mots :

“ Conservez l'argent en caisse provisoirement.

MORGAN.”

Le maître clerc prit cette laconique réponse, salua et sortit. Sur le seuil il se croisa avec Antoine, qui revenait en toute hâte.

Antoine avait trouvé à la porte le coupé et le cocher de M. Léon de Courtenay.

Celui-ci lui avait remis le billet au crayon écrit par son maître au coin de la rue de la Croix.

Un cri de joie échappa au baron.

—Je ne pars pas ! dit-il à Antoine.

—Monsieur, reprit le vieux serviteur, le cocher de M. de Courtenay est en bas et demande s'il y a une réponse.

Descends le prier de m'attendre.

Et le baron passa dans son cabinet de toilette ; il remplaça son habit de voyage par des vêtements plus mondains.

Ce fut l'affaire de quelques minutes ; et Paul radieux. Paul ayant tout oublié, se jeta dans la voiture de son ami et dit au cocher :

—Mène-moi à Auteuil.

Souveraine repartit avec son allure de cheval fantôme ; mais Paul eût volontiers trouvé qu'elle trottait comme une bête de fiacre.

M. de Valserrès était revenu, et il ne lui refusait plus la main de sa fille.

Il allait donc revoir Pauline, à qui tantôt, il avait fait des adieux si tendres et si déchirants !

Et, tandis que le coupé roulait vers Auteuil, le baron lisait et relisait le billet de son ami.

Mais, tout à coup deux souvenirs l'assaillirent à la fois.

Le premier fut celui-ci : M. de Valserrès était ruiné. Il ne pouvait en douter après avoir lu la lettre datée de Londres.

Donc Pauline était sans dot.

Le deuxième souvenir fut plus poignant encore.

Le baron se revit au lit de mort de son oncle, lui jurant de rendre jusqu'au dernier sou cette fortune dont il était le dépositaire.

M. de Valserrès était ruiné, et lui, Paul Morgan, n'avait plus rien, et il était condamné à mourir de faim auprès de trois millions.

C'était donc la misère, et la misère pour Pauline...

—Mon Dieu ! murmura-t-il, qu'allons-nous devenir !

Un sinistre tableau, véritable fantasmagorie de l'avenir, passa alors devant ses yeux.

Il se vit modeste employé dans quelque administration obscure, tandis que sa femme, sa Pauline adorée, celle que Paris avait admirée si longtemps dans sa demi-daumont au bois, donnait des leçons de piano à six francs le cachet.

Et il cacha sa tête dans ses mains, et des larmes de rage et de désespoir jaillirent au travers de ses doigts.

Tout à coup la voiture s'arrêta.

Elle était arrivée dans la rue de la Croix, à l'angle de cette petite ruelle bordée de haies et de clôtures en planches, trop étroite pour être praticable à un véhicule quelconque, et qu'on appelle la rue de la Source.

—Monsieur le baron, dit le cocher, c'est ici que j'ai laissé monsieur.

—C'est bien, dit le baron.

Il mit pied à terre et ajouta :

—Tu peux t'en aller.

Et pendant que le cocher tournait bride, le baron s'enfonça dans la ruelle.

Une lumière brillait devant lui, à travers les arbres et les haies, car la nuit était venue.

Le baron sentit une émotion nouvelle s'ajouter à toutes celles qui lui étreignaient déjà le cœur.

Cette lumière partait de la maisonnette de Simon, et comme tantôt, il s'approcha sur la pointe du pied, dominé par une curiosité attendrie, que surexcitait encore un murmure confus de voix.

Sans doute le père et la fille causaient, et la pauvre poitrinaire racontait à Simon son entretien avec cet inconnu qui lui avait dit :

—Je m'intéresse à vous et je suis votre ami.

Et quand il fut derrière la haie, Paul Morgan regarda au travers et prêta l'oreille.

### XVIII

Pour expliquer la conversation que le baron Paul Morgan entendit, il est nécessaire de dire que Simon était revenu quelques instants auparavant.

Le pauvre homme était harassé de fatigue, baigné de sueur et dans un état de véritable désespoir.

Il n'avait rien obtenu, on l'avait repoussé de partout.

Marthe s'était jeté à son cou.

—Eh bien, tant mieux, père, dit-elle ; au moins, je resterai avec toi... Ne suis-je pas bien ici ? Est-ce que les arbres et les buissons qui nous entourent ne sont pas imprégnés de parfums ? Tiens, vois comme l'air est doux... et comme il fait bon sur ce banc...

Elle avait pris Simon par la main et elle l'attirait auprès d'elle, sur ce même banc où elle était assise quand Paul Morgan était entré.

—Mais, malheureuse enfant, dit le pauvre père, ne vois-tu pas que nous sommes ici sans remèdes, sans secours d'aucune sorte ?

—Je vais mieux, beaucoup mieux, aujourd'hui, répondit-elle.

—Et demain cette affreuse toux te reprendra.

—Nous ne sommes pas à demain, cher père.

—Et puis, dit le pauvre homme avec un accent de désespoir profond, nous sommes tout à l'heure sans ressources, et il va falloir payer un nouveau loyer si nous voulons rester.

Marthe ne répondit pas.

Simon leva les yeux au ciel et ferma les poings avec une colère subite.

—Oh ! dit-il, être sans un parent, sans un ami, dans cette grande ville où l'or ruisselle ! Voir son enfant mourir petit à petit, et ne pas trouver un médecin qui la veuille soigner !

—Mais, père, dit la jeune fille, tu as tort de parler ainsi. Le médecin des pauvres est venu et il a parlé de revenir tous les jours me voir ; mais, lorsqu'il t'a dit que j'étais bien malade, lorsqu'il t'a laissé entrevoir que je ne guériras pas, tu t'es mis en colère et tu l'as injurié.

Ce reproche, fait d'une voix douce et triste, terrassa le malheureux.

—Oh ! oui, dit-il en prenant sa tête dans ses mains, si tu étais la fille d'un autre, on te soignerait, on te guérirait, on t'aimerait, mon cher ange. Mais tu es la fille de Simon, qui ose braver le puissant, l'opulent M. de Valserrès... et comme on a peur des gens d'argent... tout le monde s'éloigne de nous.

Et de nouveau il serra les poings avec fureur.

—Mais tu te trompes encore, père, dit-elle, ou tu oxagères

du moins. M. de Valserrès ne sait même pas que nous demeurons ici. Il ne nous a jamais fait de mal.

—Il m'a chassé voici vingt ans, et tous les malheurs ont fondu sur moi !

—Ah ! pauvre père, dit encore Marthe en passant un de ses bras autour du cou de Simon, c'est que tu es bien irascible aussi. Tu te fâches si vite, et tu menaces toujours les gens... et alors on te craint... et on s'éloigne de nous...

Simon ne répondit pas.

—Et cependant, vois-tu, continua Marthe, le monde n'est pas aussi méchant que tu le dis, et il y a des gens qui s'intéressent à nous.

—Qui donc ? fit Simon avec un accent de scepticisme désolé.

—J'ai reçu une visite aujourd'hui, pendant que tu étais à Paris.

—Une visite, et qui donc nous peut visiter, en vérité ? ricana Simon.

—Un beau monsieur, un jeune homme qui est venu ici, qui m'a dit qu'en passant un soir il t'avait entendu pleurer... et quand tout le monde me dit que je suis perdue, il croit, lui, qu'on peut me sauver encore...

—Il a dit cela, ce jeune homme, il a dit cela !

—Oui, père, il l'a dit, et il m'enverra un grand médecin qui est deses amis...

—Serait-ce possible ? fit Simon en joignant les mains.

Puis, tout à coup, un souvenir traversa son cerveau comme un éclair.

—Comment est-il, ce jeune homme ? fit-il.

A cette brusque question Marthe demeura interdite.

—Mais, mon père... balbutia-t-elle.

—Ah ! dit-il avec un nouveau geste de colère, si c'était celui que je crois...

Marthe le regardait avec une sorte d'effroi.

—De taille moyenne, n'est-ce pas, avec des favoris blonds, une jolie figure, et vêtu de blanc...

—Oui, c'est bien cela, dit Marthe.

—Tonnerre ! s'écria Simon hors de lui, c'est l'amoureux de sa fille !

—Quelle fille ? quel amoureux ? demanda la poitrinaire stupéfaite.

—La fille de Valserrès ! exclama-t-il avec un redoublement de fureur. Qu'il ne vienne pas ici surtout ! Qu'il ne revienne pas !

Et Simon s'était levé, effrayant, sinistre, serrant les poings et menaçant le ciel.

—Mais, père, reprit Marthe toute tremblante, qui te dit que c'est... cette personne...

—Oui, oui, dit-il, c'est lui... ce ne peut être que lui... L'autre jour, je l'ai vu dans le jardin de Valserrès... C'est bien l'homme que tu dis... et s'il t'a dit qu'il s'intéressait à nous, il a menti... ce n'est pas vrai... Mais ils disent que je porte malheur, et c'est la peur qui l'a amené ici... Comprends-tu ?...

Et Simon se promenait à grands pas dans le jardinet, vociférant et proférant les plus affreuses menaces contre le banquier et tout ce qui l'approchait.

Marthe, épouvantée, s'était réfugiée dans la maison ; elle s'était assise auprès de la table, sur laquelle brûlait une chandelle.

Tout à coup Simon s'arrêta brusquement, il vint sur le seuil et regarda sa fille.

Cette rougeur vive qui monte aux pommettes des poitrinaires empourrait les joues de Marthe, et Simon pâlit en la voyant porter soudain son mouchoir à sa bouche.

La pauvre enfant essaya d'étouffer cette toux sèche et cavernieuse qui faisait tant de mal à son père, mais elle n'y put parvenir, et quand elle retira son mouchoir de ses lèvres, il était ensanglanté.

Alors Simon poussa un grand cri et tomba à genoux.

—O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il en se tordant les mains, châtiez-moi seul... Je suis un misérable... mais elle est un ange... Oh ! sauvez ma fille !... mon Dieu, sauvez-la !...

Marthe toussait toujours, et toujours elle reportait à ses lèvres ce mouchoir ensanglanté.

—Oh ? dit Simon en pleurant, pardonnez-moi, Seigneur, et faites que ceux qui nous ont promis leur assistance reviennent. . .

Et comme il disait cela, la porte de la haie fut poussée et le baron Paul Morgan entra.

Il vint droit à Simon et lui dit :

—Monsieur, j'aime, en effet, la fille de M. de Valserras, dont vous avez à vous plaindre, je le sais ; mais je ne vous ai jamais fait de mal, moi, et vous n'avez pas le droit de refuser l'assistance que je vous offre. . .

## XIX

Que se passa-t-il entre le baron Paul Morgan, Simon et sa fille.

Rien que de bien simple.

Le baron avait beaucoup de charme dans la voix et le regard ; sa franchise affectueuse désarma momentanément la colère du vieil employé congédié.

Le baron convint que M. de Valserras avait des torts envers son ancien camarade, et il demanda la permission de les réparer. Il s'y prit d'une façon pleine de délicatesse pour faire accepter à Simon un premier secours de quelques louis. Il demanda et obtint la permission de revenir le lendemain avec un médecin, disant :

—L'air qu'on respire ici est excellent, et je suis de l'avis de mademoiselle : elle doit rester. Mais cette maison a besoin d'être assainie et rendue plus confortable. Vous manquez de bien des choses, et je vous supplie de me permettre de vous aider momentanément.

Puis, pour ménager le plus possible la fierté ombrageuse de Simon, il ajouta :

—Quand votre fille sera rétablie, et elle se rétablira, je vous le promets, —je vous ferai avoir un emploi, et alors, si bon vous semble, vous pourrez me rendre, à la longue, les petites sommes que je vous aurai avancées.

Et le baron quitta la maisonnette, laissant Simon qui fondait en larmes, et sa fille qui lui disait en lui tenant les mains :

—Tu vois bien, père, qu'il ne faut jamais désespérer et que les hommes ne sont pas tous méchants, et qu'il y en a d'aussi bons que les anges du bon Dieu !

Le baron s'en alla le cœur allégé et l'esprit plus calme. Cette pensée qu'il venait de conjurer à tout jamais la jettature de Simon, lui revint, et il marcha d'un pas plus alerte.

Comme il approchait de la grille du parc de M. de Valserras, il entendit une voix qui lui disait :

—Mais que fais-tu donc, mon ami, que tu n'arrives pas ?

Il reconnut la voix de M. de Courtenay.

Le viveur venait à sa rencontre en fumant un cigare.

—Mon cocher, reprit-il, ne t'a donc pas trouvé chez toi, et il ne t'a rejoint qu'à la gare, que tu nous arrives à huit heures et demie du soir ? Ma foi, nous t'avons attendu jusqu'à sept heures, mais nous avons fini par dîner.

—J'ai été retardé plus que je ne pensais, dit le baron, qui ne jugea pas nécessaire de parler de sa visite à Simon.

M. de Courtenay, le prit par le bras.

—Je suis venu à ta rencontre, dit-il, parce que je voulais te faire la leçon. Je suis un ami sérieux, vois-tu, bien que j'aie l'air de traiter toutes choses en riant.

—Quelle leçon veux-tu donc me faire ?

—Écoute, mon cher bon, dit M. de Courtenay en baissant la voix.

—Parle.

—Ton futur beau-père est ruiné. . .

—Après ? dit Paul Morgan, qui se rappela soudain le serment qu'il avait fait à son oncle mourant.

—Mais, continua M. de Courtenay, sa fille ne sait rien, ou presque rien encore.

—Ah !

—Elle croit à une perte d'argent considérable, et voilà tout.

—Bah ! disait-elle tout à l'heure, ne te déssole pas, petit père, tu me donneras un peu moins pour ma toilette, et, au besoin, Paul me prendra sans dot."

—Mais, malheureux, répondit le baron à voix basse, moi aussi, je suis ruiné. . .

—Tu es riche pour sept jours encore, et tu m'as fait un serment, ne l'oublie pas.

—Ah ! c'est juste.

—Ainsi, aux yeux de ton beau-père futur, tu as cent cinquante mille francs de rente.

—Mais il faudra bien que lui avoue la vérité. . .

—Dans sept jours, pas avant. J'ai ta parole. Et quand on a sept jours de réflexion devant soi, mon, cher bon, on n'a pas encore divorcé avec trois millions.

Un souvenir traversa l'esprit du baron comme ils franchissaient la grille du parc.

—Votre grand-père, lui avait dit le vieil Antoine, n'avait certainement pas plus de huit cent mille francs quand je suis entré à son service. . ."

Et le baron, tout en se laissant entraîner par Léon de Courtenay, ne put se défendre de cette réflexion :

—En admettant la théorie de Léon, je n'aurais que huit cent mille francs à restituer.

Pauline l'attendait en bas du perron. Elle se jeta dans ses bras en lui disant :

—Ah ! je puis bien vous appeler mon mari, maintenant que mon père est revenu et que je suis heureuse !

Le banquier était triste, mais sa physionomie avait perdu cette expression de désespoir concentré qu'elle avait, quelques heures plus tôt, lorsqu'il rencontra M. de Courtenay.

Ce dernier, avec sa belle humeur et sa tournure d'esprit paradoxale et pleine de philosophie, avait fini par lui faire entrevoir l'avenir sous un jour beaucoup moins sombre.

Paul n'avait pas diné, et il en convint.

Dans les romans, les amoureux ne mangent pas ; mais ils ont un excellent appétit dans la vie réelle, et nous avouons humblement que le baron Paul Morgan ne se fit pas faire violence pour passer dans la salle à manger et se mettre à table.

La jeune fille s'établit auprès de lui :

—Je vais vous tenir compagnie, mon cher Paul, dit-elle, tandis que mon père et M. de Courtenay fument dans le jardin.

En effet, M. de Valserras et Léon de Courtenay se promenaient sous une grande allée de marronniers, et le viveur était en train de prouver au banquier qu'un homme de quarante-trois ans qui a remué des millions et possède la triture des grandes affaires refait sa fortune quand il veut avec quelques centaines de mille francs.

—Mais où les prendrai-je ? disait M. de Valserras.

—Votre gendre vous les prêtera.

—Non ! non ! répondit l'honnête homme ; c'est bien assez déjà que j'aie ruiné ma fille, sans compromettre encore la fortune de son mari.

—Bah ! disait M. de Courtenay, on n'est pas malheureux en affaires deux fois de suite, et. . .

Un coup de sonnette les interrompit.

Un homme était à la grille, et cet homme, le banquier le devina plutôt qu'il ne le reconnut.

C'était son caissier.

Un brave homme qui avait soixante ans et avait passé sa jeunesse au service du père, comme il avait passé sa vieillesse au service du fils.

M. de Valserras eut le pressentiment d'un nouveau malheur, et il courut à sa rencontre.

Le caissier était consterné, et il tenait à la main un télégramme qu'il remit au baron.

—Lord H. . . , dit-il, réclame son argent ; il a acheté une propriété à Nice, et on doit se présenter demain pour toucher.

M. de Valserras poussa un cri sourd et s'affaissa sur un banc du jardin.

—La faillite ! murmura-t-il.

—Bah ! fit Léon de Courtenay, si vous n'avez besoin que

de huit cent mille francs, je vous les porterai demain matin.

Et il serra le bras de M. de Valsèrres, ajoutant :

—Surtout, pas un mot à votre gendre ce soir; je me charge de tout.

## XX

M. Léon de Courtenay s'était improvisé en quelques heures le *deus ex machina* du moment.

Lui seul tenait tous les fils de l'intrigue ou, pour mieux dire, le secret de chacun.

Ainsi, il savait l'histoire du serment fait à l'oncle mourant, et M. de Valsèrres et sa fille ignoraient cette histoire.

Il savait aussi que le banquier était ruiné, et Pauline l'ignorait encore, ou plutôt ne se doutait pas de l'immensité du désastre.

Enfin, il venait d'apprendre que si le banquier n'avait pas huit cent mille francs le lendemain, il serait obligé de suspendre ses paiements.

Mais il avait eu soin de demander sa parole à chacun, et de cette façon il demeurait le maître de la situation.

En effet, Paul n'avait pas dit un mot de la promesse faite à son oncle de restituer la fortune qui lui arrivait, et le banquier, engagé avec M. de Courtenay, se garda bien d'apprendre à son futur gendre qu'il avait besoin de huit cent mille francs le lendemain.

En conduisant ainsi les choses, M. de Courtenay, comme on le verra, avait un plan combiné d'avance et parfaitement sage.

Paul s'en alla donc, ce soir-là, le cœur plein d'amour, à moitié gris de bonheur, oubliant les sombres rêveries de la journée, et tout entier dominé par la gaieté insouciance et la philosophie de belle humeur de son ami Léon.

Celui-ci l'accompagnait.

Il pouvait être dix heures et demie du soir, et ils s'en allaient bras dessus, bras dessous, dans les chemins de verdure de cet Auteuil mystérieux que nous avons déjà décrit.

De nouveau, ils passèrent auprès de la maisonnette de Simon.

Cette fois, il n'y avait plus de lumière et l'humble pignon était baigné des rayons de la lune.

—C'est là, dit Paul.

—Là qu'est le jettator ?

—Oui.

Ils regardèrent par dessus la haie ; porte, croisée, tout était clos.

La poitrinaire et son père dormaient sans doute tous deux.

—Je reviendrai demain, dit Paul, et j'amènerai un médecin.

—Demain, mon bon ami, dit M. de Courtenay, tu auras bien des choses à faire.

—Plait-il ?

—Oh ! je te dirai ça quand nous serons chez toi.

—Pourquoi pas de suite.

—Tu es drôle, fit Léon en riant ; en vérité, tu ne sais pas attendre.

La voiture de M. de Courtenay était revenue le chercher et elle attendait au coin de la rue de la Croix et de celle de la Fontaine.

Nous allons chez toi, dit M. de Courtenay.

—Ce soir ?

—Oui.

—Mais pourquoi ?

—Parce que je veux causer sérieusement avec toi.

Paul Morgan fronça quelque peu le sourcil et le souvenir de son oncle traversa son esprit ; mais en même temps l'image de Pauline monta de son cœur à son cerveau.

Le fantôme de l'oncle mort disparut.

Pendant le trajet, M. de Courtenay parla de Pauline avec enthousiasme.

Elle était belle, bonne, aimante, spirituelle. Fallait-il que la Providence fût assez cruelle pour ruiner le père, juste au moment où cent mille livres de rente paraissaient un cadre indis pensable à ce pastel ravissant !

Et fallait-il aussi que cet oncle solognot eût, avant de mourir, retrouvé de vieux papiers dans un vieux tiroir !

Il disait tout cela, passant de l'émotion au persiflage ; et de temps en temps Paul lui disait d'une voix rauque :

—Mais tais-toi donc, tu me fais mourir !...

M. de Courtenay avait un dernier argument à faire valoir, mais il le gardait comme un auteur dramatique ménage sa situation la plus émouvante pour le quatrième acte.

Enfin, ils arrivèrent rue du Helder.

Alors M. de Courtenay renvoya sa voiture et il dit à Paul :

—Enfermons-nous dans ton cabinet. Nous en avons pour une heure.

—Mais que peux-tu donc avoir à me dire que tu ne m'aies déjà dit ? fit le baron.

—Tu verras...

Ils montèrent.

—Antoine, dit le baron à son vieux valet, tu peux aller te coucher.

Le baron était un homme de loisirs, et on ne s'en fût guère douté, cependant, à voir la table qui se trouvait au milieu de cette pièce qu'il appelait son cabinet.

Livres, journaux, lettres décahées étaient entassées pêle-mêle sur un tapis qui la recouvrait.

Au milieu il y avait un plat en faïence italienne du seizième siècle dans lequel Paul Morgan jetait les lettres auxquelles il avait à répondre.

Au milieu de ces lettres, une enveloppe grise attira l'attention de M. de Courtenay.

—Eh ! mais, dit-il, c'est la fameuse lettre de l'oncle.

—Oui.

—Tu l'as placée là sans doute, pour te remémorer à toute heure ce que tu appelles ton devoir ? ricana M. de Courtenay.

—Non, dit Paul Morgan, je l'avais dans ma poche ; je l'ai mise là, et chaque fois que j'étends la main vers elle pour la prendre et la serrer, il me semble qu'elle va me brûler les doigts, et je retire vivement les mains.

—Encore sept jours, dit M. de Courtenay en riant.

—Oh ! depuis ce matin, j'ai des envies de l'ouvrir qui me tourmentent, reprit le baron.

—Puisque tu as promis à ton oncle de lui obéir, obéis-lui donc en tout et attends l'expiration du délai.

Paul inclina la tête en signe d'adhésion.

—Mais, à ta place, continua M. de Courtenay, je l'ôtterais de là...

—A quoi bon ? fit le baron.

Puis regardant son ami :

—Voyons maintenant ce que tu as à me dire.

—J'y suis, mais auparavant laisse-moi faire une cigarette.

Le baron avait posé au milieu de la table une lampe à abat-jour, de telle sorte que sa figure et celle de son ami demeureraient, ainsi que le reste de la pièce, dans une pénombre assez mystérieuse.

M. de Courtenay s'étant accoudé sur la table, tandis que Paul était à une certaine distance, assis à califourchon sur sa fumeuse.

Léon de Courtenay tira de sa poche un petit étui en cuir de Russie, y prit une feuille de papier, une pincée de tabac, roula une cigarette, l'alluma avec une petite bougie, et dit, en tournant le dos à la table chargée de papiers :

—Ton oncle n'a pas laissé trois millions en terre, je suppose ?

—Non, répondit Paul, j'ai même reçu un mot de son notaire, qui me demande quel emploi il doit faire d'une somme de onze cent mille francs qu'il a en caisse.

—Et ce notaire est à Paris ?

—Rue de la Chaussée-d'Antin.

—Parfait !

—Que veux-tu dire ?

—Que ton beau-père est sauvé.

—Plait-il ?

—Ton beau-père va suspendre ses paiements demain s'il n'a pas huit cent mille francs. Mais puisque tu les as...

Le baron Paul Morgan se leva tout effaré.



—Mais, malheureux, dit-il, tu oublies donc que cet argent n'est pas à moi...

—Bon ! dit froidement M. de Courtenay, voilà que je laisse éteindre ma cigarette.

Il la ralluma tranquillement et jeta ensuite l'allumette, encore enflammée par-dessus son épaule.

## XXI

Le baron Paul Morgan regardait M. de Courtenay avec une sorte d'épouvante.

Celui-ci lui imposa silence d'un geste.

—Ecoute-moi donc, dit-il.

—Mais...

—Ecoute-moi. Ton beau-père est ruiné, mais il peut, avec ce qu'il a de propriétés, payer tout ce qu'il doit ; seulement ces propriétés, il faut avoir le temps de les vendre, et c'est le temps qui lui manque. Un Anglais, lord H..., qui a déposé huit cent mille francs chez lui, les demande pour demain. Il faut les trouver.

—Mais, s'écria le baron, tu sais bien que cet argent dont tu parles n'est pas à moi.

—Soit. Mais tu peux en prêter une partie, qui te sera remboursée à la vente de l'hôtel et des terrains. Puisque les gens spoliés ont attendu quarante ans la restitution que tu te proposes, ils te feront bien crédit quatre mois de plus.

—Oui, dit le baron, je sais bien que tout cela paraît simple et naturel ; et cependant...

—Et cependant, ricana M. de Courtenay, tu préfères laisser M. de Valserrès, le père de ta Pauline adorée, déposer son bilan et se déshonorer.

Paul étouffa un véritable gémissement.

—Léon, dit-il tout à coup, tu es un homme d'honneur, n'est-ce pas ?

—On me l'a dit, répondit le viveur avec un accent moqueur.

—Si tu me donnes ta parole, je puis y croire ?

—Oh ! sans doute ! Va toujours.

—Tu as causé avec M. de Valserrès de ses affaires ?

—Toute la soirée ; je les connais aussi bien que les miennes.

—Et tu es certain que la vente de ses propriétés couvrira ce qu'il doit ?

—Il me l'a juré.

—Par conséquent, si je prête les huit cent mille francs qui ne sont pas à moi, ils me rentreront ?

—Incontestablement.

—Sur ton honneur ?

—Oui.

—Eh bien, je les prêterai...

—A la bonne heure ! fit M. de Courtenay ; voici que tu t'humanises, mais ce n'est pas sans peine, ma foi !

Enfin, Pauline et toi vous serez pauvres..., mais l'honneur sera sauf.

—Tais-toi, dit le baron frissonnant, ne parle point de Pauline.

—Tu l'aimes pourtant bien, hein ?

—A en mourir.

—Je voulais t'amener à ce mot, mon cher bon, reprit M. de Courtenay avec un accent de persiflage éternel, et maintenant que la question des huit cent mille francs est vidée, je vais te donner un conseil.

—Parle.

—Mais mon conseil a besoin d'une petite introduction, je ne suppose pas que tu aies envie de dormir.

—Assurément non.

—Par conséquent nous avons le temps. Ecoute-moi. Un jour, il y a six mois de cela, par une belle journée de novembre,

—je commence comme dans un roman, tu vois, — un grand landau, conduit en daumont, faisait le tour du lac. Les quatre chevaux étaient attelés traits sur traits, le landau irréprochable, les postillons corrects, et nous étions un groupe de cavaliers rangés côte à côte dans la contre-allée sablée, contemplant la délicieuse personne qui passait au pas dans ce fringant équipage.

Un de nous soupira et dit :

“ Le mari qu'elle aura saura ce qu'elle coûte.”

Un autre ajouta :

“ Pour avoir une femme comme cela, il faut avoir quatre à cinq cent mille livres de rente.”

“ J'ai quatre millions de revenu, s'écria enfin un dernier, et si elle veut être princesse c'est une affaire faite.”

C'était en effet le prince K..., un Russe doublé de boyard, qui parlait ainsi.

La belle demoiselle en landau, tu l'as reconnue, c'était ta Pauline.

Elle a refusé le prince parce qu'elle t'aimait. Mais le prince l'aime toujours.

—Où veux-tu en venir ? demanda le baron dont le front était inondé de sueur.

—A ceci, que la plus grande preuve d'amour que tu pourrais donner à ta Pauline, serait de te brûler la cervelle. Elle te pleurerait. Oh ! j'en suis sûr. Mais plus les femmes pleurent, plus vite elles sont consolées, et le prince finirait par épouser.

Alors, plus de ruine, plus de misère, plus rien de ce joli avenir que vous avez en perspective ; les leçons de piano au cachet pour elle, l'emploi dans quelque administration pour toi.

M. le baron Paul Morgan tendit la main à M. de Courtenay et lui dit froidement :

—Ton conseil est bon. Si tu veux être mon exécuteur testamentaire, c'est-à-dire te charger de restituer la fortune dont je suis le dépositaire, je suis prêt à te suivre.

—Héroïque ! dit M. de Courtenay. Baron, tu es un homme du moyen âge... et je regrette pour toi qu'on n'aille plus en Palestine.

Mais, comme le sceptique disait cela en ricanant, le baron jeta un cri :

—Au feu !

M. de Courtenay se retourna.

L'allumette qu'il avait jetée tout enflammée par-dessus son épaule était tombée sur la table, avait mis le feu aux papiers et aux journaux, et la flamme environnait le vase de faïence italienne dans lequel se trouvait la fameuse lettre de l'oncle.

Le baron se précipita vers la table, se jeta sur les papiers enflammés et voulut saisir la lettre ; mais il se brûla vigoureusement, et un cri de douleur lui échappa.

Cependant il se précipita de nouveau ; il parvint à la saisir. Mais le feu l'avait atteinte et elle était déjà à demi consumée.

Il la prit dans ses mains, essaya d'étouffer le feu ; la douleur triompha de son énergie une fois encore, et la lettre lui échappa.

Il la reprit néanmoins, l'étreignit dans ses doigts brûlés, mais il ne restait plus que quelques lambeaux de papier noirci. Cependant il rassembla ces morceaux, il essaya de les réunir, de rapprocher les uns des autres les mots épars que la flamme avait respectés.

Ces mots n'avaient plus aucun sens.

M. de Courtenay avait assisté, impassible, à cet auto-da-fé ; et voyant le désespoir du baron, il lui dit :

—Tu ne vois donc pas que c'est la Providence qui ne veut pas que tu meures et que Pauline épouse le prince K... ?

Et toujours calme, M. de Courtenay entraîna Paul Morgan stupide et désespéré dans son cabinet de toilette et lui fit plonger ses mains brûlées dans une aiguilère pleine d'eau froide dans laquelle il versa le contenu d'un flacon de phénol parfumé.

—Et qu'on dise encore, murmura-t-il, que le ciel ne daigne jamais se mettre en communication avec nous, humbles mortels !...

FIN

*L'épisode qui fait suite a pour titre :*

LE JETTATORE

# AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

## GRANDE VENTE SPECIALE POUR LES FETES

### A UNE REDUCTION DIRECTE DE 50 POUR CENT

A peu près 3000 verges de Pluches en Soie dans toutes les nuances, valeur réelle \$1.25, à être clairé à 60 cents la verge.

AUSSI—Toutes nos étoffes ottomans. Toutes nos étoffes brochées. Tous nos Tweeds à Ulster. Tous nos ottomans en Soie. Tous nos Seulettes à être clairé à 50 pour cent de réduction.

EN TEMPS—Toutes nos étoffes à capots. Tous nos fins Meltons. Tous nos Draps de Pilots et Moscow. Tous nos Tricots français. Tous nos Tweeds écossais et anglais, à être clairé à 50 pour cent de réduction.

UN PRESENT DE BELLE VALEUR. — Toutes nos Soies et Satins de toutes couleurs. Toutes nos Soies gros grain noir. Tous nos Satins dans toutes les nuances possibles, à être clairés à 50 pour cent de réduction.

RAPPELEZ-VOUS de notre grande variété de Convertes Blanches et couleurs pour costumes.

Aussi, notre grand assortiment de Confortable à être clairé à 50 pour cent de réduction.

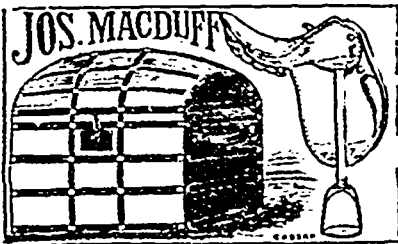
GRANDE VENTE SANS RESERVE—Tous nos Tapis, Velours, Brussels, Tapestry et Cordes. Aussi, tous nos Prêlarts anglais, américains et canadiens. Aussi, tout notre grand assortiment de Fournitures et Ornaments de maison, à être clairé à 25 p.c. de réduction.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

**CASTOR-ELUID.** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien  
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF Tailleur et Harnais de Valence. Tous les produits de cet établissement sont livrés à la main. Harnais complets, d'une solidité à toute épreuve, cousus à la main, depuis \$12.00.

JOS. MACDUFF SELLIER  
No. 701, Rue Ste-Catherine, Montréal  
ouvertures de cheval, de chasse, de course, de sport, aux meilleures conditions.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

### LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

### PERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES HUILES, VERNIS, VERRERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL  
A l'enseigne du Cadenas Tricolore.

### MAISON DU PACIFIQUE CANADIEN

### L. J. GUILMETTE ET CIE

(Autrefois employé chez J. B. Genuain)

### MARCHANDS - TAILLEURS

No 1488, RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL

### HARDES FAITES ET MERCERIE

Spécialité de confection sur commande. Les robes sont exécutées avec promptitude. Un tailleur de première classe est au service de l'établissement. Un habillement complet fait en six heures.

La maison tient aussi un assortiment complet de Chaussures dans les différents genres: Chemises, Cravates, Collets, Corps, Calçons, Vêtements, etc.

### O. COURTEMANCHE

102 RUE ST-DOMINIQUE  
502 ET 504 RUE DORCHESTER

Offre pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Poêles, Lampes, Livres, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché. Il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achètera son magasin y fera une des plus jolies et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourrait faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE,  
102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

### Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

### FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE  
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.

On sollicite une visite.

### LIBRAIRIE

### C. O. BEAUCHEMIN ET FILS

256 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

### Librairie - Papeterie - Imprimerie - Reliure

Aux lecteurs de la Bibliothèque à 5 Cents.

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui collectionnent cette publication, que nous nous chargeons d'en relier les volumes, reliure très solide et très élégante, moyennant 75 cents chacun.

Nous mettrons en vente dans quelques jours, la 3e édition de l'ouvrage de M. Louis Fréchet: LES FLEURS HORALES, LES OISEAUX DE NEIGE, poésies canadiennes couronnées par l'Académie française. 1 beau volume in-12. Prix, broché, \$1.00. Relié, \$1.25. Les catalogues de notre maison seront adressés à toute personne qui en fera la demande.

ETABLIE EN 1853

### G. CONSTANTINEAU

Poêles, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

### "DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

### FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PREMIER PRINX à la dernière Exhibition.

1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

### L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT  
CONNUE

Etalgez la bouteille avec une ETOILE sur le  
Bouchon et sur l'Etiquette.

### A BONNEZ-VOUS LE MONDE

Politique-commercial, industriel, littéraire et agricole. Bureaux et ateliers, 160 rue Notre-Dame, Montréal.

Le journal Le Monde possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Prix de l'abonnement, édition quotidienne, y compris le numéro littéraire du samedi: 4 5 pages, un an, \$3.00, 6 mois, \$1.75, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grandes pages. Résumés fidèles de notre situation quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c. Invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du Monde, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en librairie, coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, paiera ses arriérés et une année en avant de même que pour les nouveaux, recevra en récompense une des magnifiques brochures suivantes: *L'Empoisonneuse, la Morte qui parle, L'Esprit du nom, la Femme fatale, Le 12 Rieli*, au choix des abonnés. — Autres avantages: ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le Monde publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Illustrations dans le feuilleton et gravures de circonstances. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes—Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demander LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement UN CENTIN LE NUMERO.

### MAD. GIGUERE & CIE

No. 710, RUE STE-CATHERINE

Viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrages d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

### CHENILLE, ARRESINE, BRODERIE

Peintures à l'Huile sur Satin

et de L'OUVRAGE EN CIRE de toute espèce, etc.

N.B. Une modiste de première classe est au service de cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse

No 710, RUE STE-CATHERINE  
MONTREAL